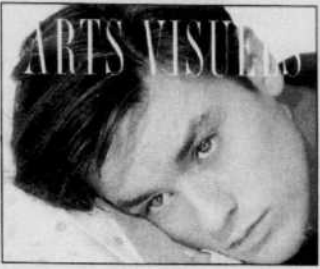




Romans québécois Page D 3
Lettres francophones Page D 4
Essais québécois Page D 5
Jardins Page D 8



Sam Lévin Page D 7

LIVRES

Balades littéraires

ARTHUR BUIES La lanterne

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Vous connaissez vos classiques, bien sûr: *Maria Chapdelaine*, *Menaud maître-draveur*, les *Poésies complètes* de Nelligan, *Le Survenant*... A califourchon sur deux siècles, tant par la chronologie que par l'esprit, ces œuvres revendiquent, à juste titre, une place de choix dans la littérature nationale. Mais leurs qualités propres n'ont-elles pas fait oublier celles qui les ont précédées? Avec leurs raccourcis inévitables, les manuels ont sans doute assimilé trop légèrement la littérature canadienne-française du XIX^e siècle au seul terroir et à une idéologie de la survivance qui n'est plus de saison. Du feuilleton haletant, avec pirates et enlèvements à la clé, au récit de voyage, en passant par le pamphlet et le journal, à cette époque comme maintenant, les écrivains n'ont jamais accepté de se limiter à un genre. Pourquoi ne pas profiter de l'été pour (re)découvrir quelques-uns d'entre eux? Pendant les prochaines semaines, la une du cahier *Livres* vous invite à une balade dans les contrées pas si lointaines de notre littérature en vous proposant la lecture de textes méconnus d'auteurs connus et moins connus de notre jeune littérature. Ni curiosités ni documents, ces textes, nous les avons choisis avant tout pour leur intérêt. Au lecteur de mesurer maintenant son indulgence à l'endroit du passé.

De l'avis de plusieurs historiens de la littérature québécoise, Arthur Buies (1840-1901) est la figure par excellence de l'écrivain romantique. Parti en France pour poursuivre ses études, il s'engage dans l'armée de Garibaldi. De retour au pays, il n'a de cesse de défendre avec humour et conviction ses idées anticléricales, jusqu'à sa rencontre, décisive, avec le curé Labelle, en 1879, qui fait désormais de lui le chantre de la colonisation. Journaliste, pamphlétaire, chroniqueur, Arthur Buies a fondé deux journaux, *La Lanterne* en 1868 et *L'Indépendant* en 1870, où il a publié les réflexions qu'on va lire maintenant.

Les prêtres portent
généralement
de très gros
«casques», sans
doute pour ne pas
que l'esprit saint
s'échappe.

Propos révolutionnaires
et chroniques scandaleuses.
Confessions publiques.

ARTHUR BUIES

On ne saura plus bientôt où marcher dans les rues de Montréal pour éviter les toits qui s'écroulent. Ce qui prouve que le progrès n'est qu'une illusion.

Que sert de bâtir des maisons à six étages pour que les dalles vous tombent sur le nez?

A deux étages, ça fait tout autant de bien. Il y a trois théâtres, le théâtre Royal où il est défendu d'aller, le Gesù où il est défendu de ne pas aller, et les Variétés où l'on joue un jour une chose, et le lendemain rien du tout, ce qui constitue la variété.

Le Gesù est un théâtre spécial. Dans tous les autres, une fois sa loge payée pour la saison, on y a un droit absolu; mais au Gesù, chaque fois qu'il y a une représentation extraordinaire, tout individu qui paie un dollar ou un écu vous enlève votre banc.

Au reste le parterre ne coûte que trente sous, absolument comme au théâtre Royal. La population se divise à peu près également en deux classes, les prêtres et les mendiants.

Les prêtres portent généralement de très gros «casques», sans doute pour ne pas que l'esprit saint s'échappe.

Cette population a certains goûts princiers: les parties de

billard, les séances de boxe, les bouffonneries des ménestrels, les combats de coqs, et les départs de l'évêque pour l'Europe.

Le nombre des idiots est en raison directe du nombre des confréries; il s'élève à peu près à 20 000.

Il y a presque autant d'églises que de ministres des différentes cultes, mais très peu d'écoles.

On compte en outre un certain nombre d'institutions non fréquentées par la jeunesse, et un très grand nombre d'auberges qui le sont.

Les avocats et les médecins pullulent: deux classes fort utiles. Les uns tuent, les autres ruinent.

En revanche il n'y a pas de savants, pas de littérateurs, pas d'historiens, pas d'ingénieurs, pas de minéralogistes, pas de philosophes, pas de sculpteurs, pas de peintres, pas de poètes, pas de mathématiciens, pas d'astronomes, pas de géomètres, pas de géographes... un géologue et un chimiste.

Une église bien célèbre est celle de Notre-Dame-de-Pitié, où l'on a tiré d'un seul verre 350 bouteilles d'huile.

Il est vrai que cette huile est miraculeuse. Les huiles miraculeuses sont comme le caoutchouc.

VOIR PAGE D 2: BUIES



www.essilor.ca

présente

Les
Bouquinistes
du Saint-Laurent

www.lesbouquinistes.org

Une grande fête 2000 ! Des milliers de livres introuvables ailleurs.

Accès gratuit

Quais du Vieux-Port, Montréal,
29 juin au 16 juillet de 11 h à 23 h

En collaboration avec
LE DEVOIR

CKAC 730 journal
montreal

Gouvernement
du Québec

SODIEC

organisé par

VOILET

LE VIEUX-PORT
DE MONTRÉAL

COMITÉ DE
QUÉBEC

www.balade.com

Desjardins

CHAMBRE DE COMMERCE
DU QUÉBEC

LE BARRAGE-MOUCHE

LE BARRAGE-MOUCHE

Spectacles et surprises...

Production et réalisation
Hélène Tirole

LIVRES

BUIES

C'est un cher et beau petit nid, dans son désordre et dans sa pauvreté, que Québec...

SUITE DE LA PAGE D 1

Celle de Notre-Dame-de-Pitié a des effets étonnants: ceux qui s'en mettent sur la jambe ont tout de suite mal au bras.

On remarque une quantité de maisons splendides qui ne sont pas louées.

Ce sont les seules où les mêmes mendiants ne viennent pas 20 fois par jour vous tourmenter pour l'amour du bon Dieu.

Si l'on erre sur le penchant de la montagne qui descend avec une gracieuse noblesse jusqu'à la place Victoria, coupée de rues vastes et ombragées, embellie par des résidences qui le disputent en richesse aux palais de l'Europe, embouquetée de petits parcs et de petits jardins moitié agrestes moitié coquets comme des nids de fauvettes, on se sent dans une atmosphère libre et grande, et l'on promène un regard flâtant sur cette montagne royale qui jadis baignait ses plus touffus dans le Saint-Laurent, et qui dans 10 ans peut-être sera découronnée par les brillantes villas qui chaque été s'échelonnent sur son sein.

C'est là le vrai Montréal, le Montréal de l'avenir, le premier bond de cette future métropole de l'est qui couvrira tout l'île un jour.

C'est le quartier des Anglais. On y voit la richesse, le luxe, la grandeur, le pouvoir, et la force.

Plus bas est le siège des Irlandais, quartier enfumé, nauséabond, tortueux, bâti avec des briques sales, afin qu'on ne puisse pas dire qu'il a été un instant propre, même dans le commencement.

La pullule un peuple sans cesse en mouvement, d'une étonnante souplesse, se rendant nécessaire et se faisant craindre, ardent, mêlé à tout, mais impossible à fixer, dangereux pour ses amis qui ne le sont

jamais longtemps, aimant à sauter d'un plateau de la balance à l'autre, par fantaisie, impulsion subite.

À l'opposé, dort un peuple tranquille, réveillé seulement par le son des cloches, couché dans des mesures qui ont été bénies, séjour de tous les dégrés et de tous les genres de prostituées, marqué çà et là de quelques rares édifices qui sont des couvents, des presbytères, des écoles de frères, ou des églises, entourés par des taudis.

Le peuple qui est là, c'est le peuple canadien. Il est paralytique depuis 50 ans. Ne le réveille pas.

Il est couvert de plaies. Si vous en touchez une pour la guérir, la douleur lui arrachera des cris farouches, et il s'élançera sur vous, son sauveur, comme sur un ennemi mortel.

Dans chaque maison il y a des images de saints en quantité, des bouteilles d'eau bénite pour la préserver du feu, des enfants qui crévent de faim, beaucoup de filles que la misère déshonore, mais qui vont aux neuvièmes, des branches de rameau à chaque lit, et des hommes sans vêtements.

Veut-on savoir à qui appartient ce quartier, tout entier, en bloc, ce quartier qui est la moitié de la ville, à qui appartient l'air même qu'on y respire, à qui les âmes qui végètent, les corps accablés qui y meurent d'épuisement, tout cela appartient à sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Montréal.

La est son trône: il s'élève sur un peuple écrasé, il offre à Dieu l'encens de la misère, et il marche resplendissant au milieu des guenilles.

Ô mon pauvre vieux Québec! Je te retrouve donc, toi que je croyais pouvoir fuir, je te retrouve avec le parfum, avec le sourire encore empreint de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre pendant quatre

années; je te retrouve, toi qui n'as pas une rue, pas une promenade, pas un jardin, pas un bosquet qui ne furent les confidents de mes solitaires rêveries et de l'épanchement intarissable de mon âme. Tu avais eu tout, tout de moi; je t'avais même engagé l'avenir et j'avais juré de ne jamais te quitter, en récompense de ce que tu m'avais inspiré de touchantes et de délicieuses chimères. Et pourtant! Je t'ai raillé, je t'ai bafoué, j'ai redoublé sur toi les traits et les rires; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime!

Rien n'est plus beau dans le monde comme toi, mon pauvre Québec, et le monde, je le connais. L'admiration que tu inspires est encore bien au-dessus du langage que tu parles au cœur. L'étranger, qui voit tes débris entourés du cadre majestueux de montagnes qui s'étendent bien au-delà du regard, te contemple encore moins dans la grandeur prodiguée par la nature que dans les innombrables souvenirs enfermés dans ton sein. Tu es vieux, décrépit, tu te fatigues dans ta ceinture de remparts, mais tu as la majesté sainte des grandes choses que le temps seul, après de longs efforts, parvient à effacer. Pour moi, désormais, tu es sacré, et dans toute cette Amérique si jeune et si fière de sa jeunesse, je n'ai encore rien vu d'aussi jeune que tes ruines.

Messieurs, moi qui ai quitté Montréal depuis bientôt trois ans, je ne sais plus au juste quels sont vos qualités ou vos défauts. Je vois une ville presque métamorphosée dans ce court espace de temps, d'innombrables maisons et des rues nouvelles, qui, malheureusement, ont encore un peu trop de poussière; des monuments qui s'élèvent pour défier la splendeur de l'architecture antique, des parcs en perspective et des expropriations en quantité, une vie sociale singulièrement modifiée dans ses allures et dans son caractère; le Grand-Tronc arrivant jusque sur les quais, quand il avait autrefois toutes les peines du monde à se rendre à la gare Bonaventure, cette magnifique construction qui n'excite pas l'enthousiasme du voyageur, parce qu'il en a trop dépensé dans le tunnel du pont Victoria; un havre s'élargissant comme la pieuvre et qui va bientôt dévorer l'île Ste-Hélène, imprenable par les Américains, mais sans défense contre votre irrésistible esprit d'entreprise; des palais construits par les banques et habités par des gens excessivement recherchés; des institutions nombreuses, presque toutes florissantes, et d'autres qui promettent de le devenir, tels que le haras national et la culture de la betterave; un raffinement de vie, de richesse et de luxe qu'on n'eût jamais soupçonné au temps où, pour 20 ¢, les cochers nous faisaient faire un mille à minute; des médecins, des avocats qui ont été étudiants et qui aujourd'hui nagent dans le vil métal, quand, il y a cinq ou six ans, ils allaient à pied sec sur des gués qui semblaient n'avoir pas de fin; un temple épiscopal qui veut emprunter à Saint-Pierre de Rome le secret de sa grandeur et de son immortalité; tout, tout enfin a changé, Montréal a secoué ses ailes, il a jeté dans l'espace la poussière de ses langes et s'est élancé d'un bond vers l'avenir, comme ces jeunes lions qui sen-

tent autour d'eux l'immensité du désert et qui veulent le conquérir.

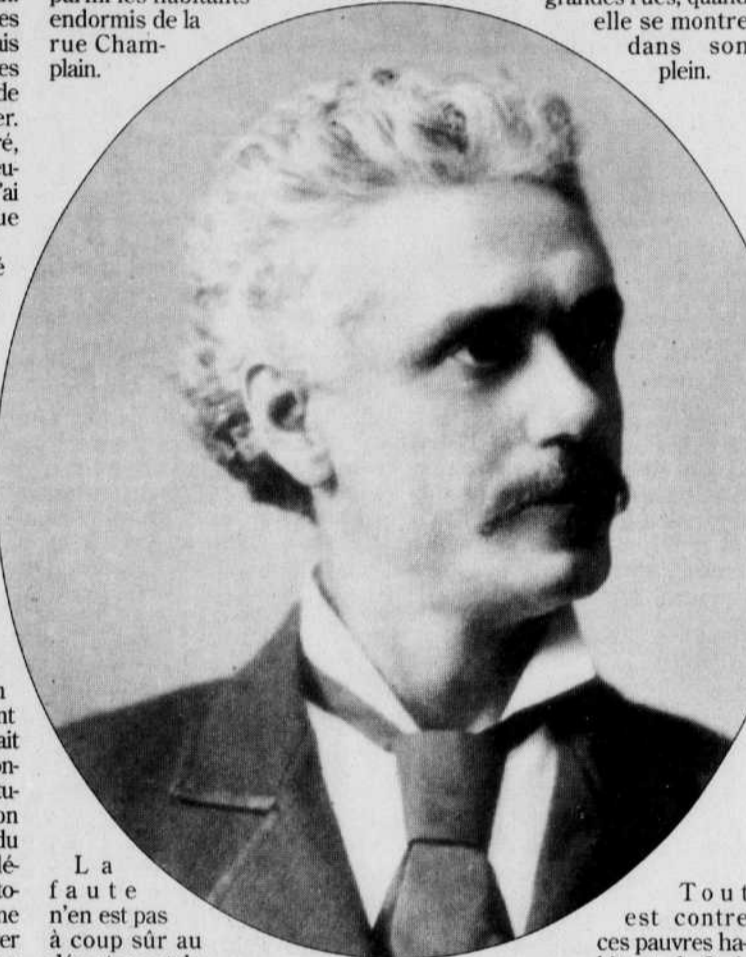
C'est un étrange et beau spectacle vraiment que celui de cette ville, de cette unique ville de la province s'affranchissant de l'apathie et de l'espèce d'engourdissement irrémédiable où le reste du pays semble vouloir s'éterniser, et dont rien ne peut donner une idée plus juste, plus saisissante que Québec, la capitale, ville fortifiée depuis 100 ans et qui se démolit toute seule depuis 50, que des remparts de poussière et des entassements de décombres protègent contre un ennemi éternellement invisible, que des vieux canons du dernier siècle, couverts d'une rouille aussi historique que peu rassurante, ne peuvent plus défendre, maintenant que ce ne sont plus des Iroquois montés sur leurs canots qui voudraient l'assiéger, et qu'une artillerie volontaire de 130 hommes fit encore trembler parfois, lorsque, voulant s'exercer au tir, elle envoie des bombes moisies éclater parmi les habitants endormis de la rue Champlain.

de trottoirs qui sautent à la figure et assomment sur place, par les accidents de toute sorte au milieu d'un tohu-bohu de pavés, derniers débris du chaos antique, d'ornières et de fossés où l'on plonge et où l'on saute comme si tout le monde était pris d'attaque de nerfs, par l'impossibilité de traverser les rues sans recevoir dans les narines d'énormes jets de boue qui vous asphyxient en deux minutes, enfin par la compagnie de nerfs qui conspire avec le climat et avec la corporation pour démolir aux citoyens les quelques membres que le rhumatisme leur a épargnés, par la compagnie du gaz, dis-je, qui a fait un contrat avec la lune sans tenir compte des nuages qui la couvrent, des pluies qui la ternissent, enfin, des mille caprices de cet astre inconstant qui refuse ses rayons aux endroits impassables, vraie coquette gasteuse qui ne veut que briller à son aise et qu'on admire, au moins dans de grandes rues, quand elle se montre dans son plein.

pour y retremper et dégourdir ses ailes, on n'en revient que plus vite vers ce glorieux petit roc de Champlain qui renferme encore tout ce que nous avons de plus cher et de plus vénéré dans nos souvenirs. Et certes, au milieu d'un temps qui nous emporte avec lui dans sa course vertigineuse, ne laissant rien debout, souvent même dans nos affections, et qui nous précipite vers l'avenir en n'accordant au pauvre passé que d'impitoyables dédaigns, n'est-ce donc trop qu'il reste une ville, une seule, où l'on puisse se sentir vivre un jour et se reposer à l'aise dans le torrent de la curée? Au moment où tout s'efface, où tout se transforme et s'oublie comme si l'humanité n'avait pas d'histoire, au moment où nos vieilles institutions, avec leur caractère propre, et nos vieilles coutumes vont se perdre, aussi elles, dans le même gouffre qui ne ménage rien, n'est-ce pas consolant de savoir qu'il reste au moins pour notre langue un petit boulevard impénétrable, insaisissable, qui, par son inertie apparente et l'obstacle immobile qu'il oppose, résiste à l'entraînement du vertige et conserve intact ce qu'il ne faut perdre à aucun prix, ce qui sera toujours beau, toujours nouveau même après des siècles, notre langue, le plus précieux des trésors laissés par nos ancêtres comme aussi le plus digne d'être conservé.

Messieurs, c'est une chose incroyable vraiment, et tout à fait inexplicable, qu'un peuple aussi vertueux que nous le sommes trouvés tant de détracteurs, qu'on s'amuse beaucoup plus de nos vieux usages, de notre manière de parler la langue, de nos quelques faiblesses vaniteuses, de notre léger penchant à la prétention, qu'on ne prend de peine pour découvrir la cause de ces imperfections véniales qui se rattachent toutes à un grand fond de qualités solides sans lesquelles nous ne serions pas ce peuple durable, vigoureusement trempé, dont les rameaux s'étendent sur le sol de l'Amérique entière, qui a trouvé moyen de faire aux États-Unis ce que les désavantages de sa position et l'ingratitude de son climat lui refusaient dans ses propres foyers. Dans la religion du passé et sans cette ténacité à nous maintenir intacts, nous ne serions pas en effet ce peuple exceptionnel qui trouve à répandre, dans les innombrables rameaux qu'il projette en tous sens sur ce vaste continent, autant de sève et de force qu'il ne conserve dans le tronc même de l'arbre. Sans nous, les États de l'Ouest et ceux de la Nouvelle-Angleterre manqueraient des meilleurs bras qu'il faut à leur industrie. Sans ce mélange d'amour-propre national qui nous rassemble en un faisceau, et d'esprit d'aventure qui permet de nous disséminer dans toutes les directions sans rien perdre de notre caractère, nous ne serions pas ce peuple vraiment indispensable aujourd'hui pour l'équilibre des conditions sociales faites à l'Amérique. Sans nous, tout irait à la vapeur et tout s'userait vite; mais nous tempérons l'entraînement du Go ahead, et nous maintenons la machine sociale dans un fonctionnement plus tranquille qui ménage ses forces.

Édition moderne des écrits d'Arthur Buies: *Anthologie*, textes réunis et présentés par Laurent Mailhot, BQ, 1994 (HMH, 1978). On lira aussi avec profit le tout récent portrait que lui a consacré Micheline Morisset, *Arthur Buies, chevalier errant* (Nota Bene).



La faute n'en est pas à coup sûr au département de la guerre qui a sa disposition 40 000 hommes, dont 300 à peu près sont en activité de service. Elle en est au temps qui vieillit tout et aux citoyens de la bonne capitale pour qui la moisissure représente les grandeurs de l'histoire.

lune leur ménage autant d'inquiétude de que de lumière. Evidemment, ils ont conservé beaucoup de l'héroïsme et de la ténacité de leurs ancêtres pour n'avoir pas émigré déjà tous ensemble à la Colombie anglaise, ce pays unique qui, à peine né, trouve dans son berceau un chemin de fer de mille lieues, quand nous, qui sommes de beaucoup déjà vieux, ne pouvons obtenir que par une lutte acharnée, presque sanglante, le chemin de colonisation du nord qui n'a que 50 lieues, et qui n'a rien à craindre des buffles ni des Sioux.

Et pourtant, c'est un cher et beau petit nid, dans son désordre et dans sa pauvreté, que Québec, nid dépotillé, nid de feuilles flétries, soit, mais qu'on ne quitte jamais sans en être arraché et où l'on revient toujours ramené par son cœur. Qu'on aille à Montréal, à New York, à Boston, dans d'autres grandes villes,

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Cultiver sa peine

par une voisine, la petite Éveline, dont le père ne semble pas trop s'occuper. Surtout embêtée par cette enfant dont il n'arrive pas à se débarrasser — il déteste les enfants —, l'homme se laisse apprivoiser et tente tant bien que mal de la distraire. Prêt à satisfaire tous ses caprices, il ira même jusqu'à faire livrer une montagne de sable dans son jardin pour simuler un désert et jouer aux Touaregs. Ainsi, malgré lui, la petite Éveline lui redonnera le goût de raconter (et d'écrire) des histoires.

Mais une fois la jeune fille partie, que faire de tout ce sable? La solution, l'homme la trouvera dans un livre: *Jardin zen à l'heure du thé*. Inspiré par la lecture de ce livre, il transporterait le sable dans son salon vide, grain par grain pour ainsi dire, à l'aide d'un seau et d'une pelle abandonnés par sa voisine, afin d'offrir à sa femme un jardin de sable. Cette nouvelle entreprise lui permettra de se maintenir à flot, de survivre à sa femme tout en poursuivant ses fantômes et ses illusions.

Tantôt repentant, tantôt accusateur, toujours égocentrique et d'une mauvaise foi affligeante, l'homme tient un discours incohérent et ses questionnements n'aboutissent à rien. Comment peut-il vraiment croire, par exemple, qu'après toutes ces an-

nées, et malgré ce qu'il prétend, comment peut-il croire, donc, que sa femme arriverait à lui redonner une place à ses côtés, à lui qui l'a trompée, qui lui a menti, qui l'a pour ainsi dire oubliée? «Une phrase me faisait mal et me donnait envie de hurler: "Tu ne m'aimes plus depuis tant d'années..." Comment n'as-tu pas perdu ma sincérité quand je t'ai déclaré que je t'aimais vraiment, que je regrettais le passé au jour du "grand bilan"?» Mais sa femme ne se laissera pas tromper. Elle le tiendra à distance jusqu'à la fin, le reléguant au rôle de simple observateur.

À travers les réflexions de l'homme, on apprend que leur relation était construite sur un système de conventions et de mises en scène artificielles visant avant tout à ne pas aller au fond des choses. L'homme, on s'en rend compte très tôt, est irrécupérable. «Alors, écrira-t-il, j'ai regardé l'enfance comme j'ai regardé la mort: avec un détachement qui me procure la nausée.» Les critiques qu'il a reçues lorsqu'il a fait lire jadis son premier recueil de poésie, sa vie de couple, la brève relation avec la petite Éveline, le manuscrit de sa femme, qu'il trouve caché dans la salle de couture: toutes ces occasions qui s'offrent au narrateur pour se remettre en question, il passe à côté sans

même les voir. Par son attitude, il s'interdit à lui-même toute rédemption. Et n'accorde aucune place à la compassion.

Le lecteur trouvera ici un personnage détestable à souhait, égocentrique et misérable. La lecture de ce roman procure donc un effet certain. Mais est-ce vraiment celui recherché ou maladresse de l'auteur? Le doute persiste. Proposer une réflexion sur la mort qui soit juste n'est pas chose aisée. Jadis lorsqu'il a fait lire son recueil de poésie à sa femme, le jeune écrivain avait reçu d'elle une critique sévère, qu'il a ignorée. Elle lui avait reproché de ne pas parler de l'essentiel. Il faut savoir que le poète parlait ici de la mort, en se gardant de s'inspirer de celle de sa mère, survenue quelques années plus tôt. Ce qui aurait sans doute accru la force de son propos. Déjà il cultivait l'art de ne pas aller au fond des choses. Sachant cela, on comprend mieux la raison de son irritation lorsqu'il lance à sa femme: «Je n'avais rien à dire sur la mort de maman. Elle était morte seule, dans son auto, au fond d'un fossé. Qu'aurait-il fallu que j'écrive? Qu'on meurt toujours seul? Ça avait déjà été dit!». Jacques Lazure se serait-il laissé emporter par le discours de son personnage? Aurait-il, lui aussi, manqué d'inspiration?

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS du 28 juin au 5 juillet 2000

1	POLAR	Soins intensifs	5	C. Brouillet	courte échelle
2	POÉSIE Q.	Erreur d'impression	3	Daniel Bélanger	coronet liv
3	ROMAN	Avant de te dire adieu	5	M. Higgins Clark	Albin Michel
4	B.D.	Le petit Spirou n° 9 - C'est pas de ton âge!	3	Tome & Janry	Dupuis
5	POLAR	Le testament	8	John Grisham	R. Laffont
6	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	70	Dalai-Lama	R. Laffont
7	POLAR	Prisonniers du temps	5	M. Crichton	R. Laffont
8	ROMAN	Et si c'était vrai...	24	Marc Lévy	R. Laffont
9	ROMAN	City	7	A. Baricco	Albin Michel
10	ROMAN	Véronika décide de mourir	13	Paulo Coelho	Anne Carrière
11	JEUNESSE	Harry Potter : coffret 3 vol.	29	J.-K. Rowling	Gallimard
12	POLAR	La lune était noire	5	Michael Connelly	Seuil
13	ROMAN	Fille du destin ♥	5	Isabel Allende	Grasset
14	ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	7	Amin Maalouf	Grasset
15	B.D.	Album Spirou n° 254	3	Tome & Janry	Dupuis
16	PSYCHO.	À chacun sa mission	33	Monbourquette	Novalis
17	ROMAN	Balzac et la petite tailleuse chinoise ♥	21	Dai Sijie	Gallimard
18	SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	15	Joseph Cohen	Könemann
19	ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	42	A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
20	CYCLISME	Il n'y a pas que le vélo dans la vie	2	Lance Armstrong	Albin Michel
21	PSYCHO.	La guérison du cœur	22	Guy Corneau	L'Homme
22	ROMAN	Bridget Jones : l'âge de raison	3	Helen Fielding	Albin Michel
23	POLAR	Napoléon Pommier	3	San-Antonio	Fleuve noir
24	BIOGRAPH.	La prisonnière	63	Oufkir & Fitoussi	Grasset
25	NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	39	P. J. D'Adamo	du Rouseau
26	ESSAI Q.	Marcel Tessier raconte...	15	Marcel Tessier	L'Homme
27	ROMAN	Le bonheur en Provence ♥	12	Peter Mayle	Nil
28	JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	43	Henriette Major	Fides
29	SPIRITU.	Conversations avec Dieu, T. 1 ♥	167	Neale D. Walsh	Ariane
30	PSYCHO.	La synergologie	6	Philippe Turchet	L'Homme
31	ESSAI Q.	Le mystère Villeneuve	9	J. Beaunoyer	Oc / Amérique
32	JEUNESSE	Caillou : culbute	4	Beaulieu & Al	Chouette
33	CUISINE	Sushi faciles	5	Collectif	Marabout
34	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	140	L. Nazare-Aga	L'Homme
35	ROMAN	Soie ♥	180	A. Baricco	Albin Michel
36	ROMAN	La pierre de lumière, tome 1 - Néfer le silencieux	7	Christian Jacq	XO éditeur
37	ROMAN	Vers chez les blancs	9	Philippe Djian	Gallimard
38	POLAR	La cinquième femme	10	Henning Mankell	Seuil
39	HORREUR	Hannibal ♥	24	Thomas Harris	Albin Michel
40	Sc. FICTION	Vittorio le vampire	3	Anne Rice	Pion

Livres -format poche

1	ROMAN	Geisha ♥	8	Arthur Golden	Livre de poche
2	B.D.	Dragon Ball n° 41	4	Akira Toriyama	Glénat
3	ROMAN	Les cendres d'Angela ♥	70	Frank McCourt	J'ai lu
4	ROMAN	Comment voyager avec un saumon	21	Umberto Eco	Livre de poche
5	ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	22	Helen Fielding	J'ai lu

♥ : Coups de cœur RB ; ♦ : 1^{er} semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

www.renaud-bray.com

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Une affaire très canadienne

LOUNA

Lionel Noël
Beaumont, 1999, 277 pages

Louna est un roman à suspense qui promet des sensations fortes, un récit de politique-fiction — avec un peu plus de celle-ci que de celle-là — dans la veine des œuvres du Britannique John Le Carré. Lionel Noël, qui a fait partie des forces de l'OTAN en Europe, connaît peut-être d'expérience le monde des services secrets, cette face cachée de la politique dont les protagonistes essaient de tout savoir des autres sans rien révéler d'eux-mêmes, où il n'y a ni honneur, ni lois qui tiennent, où tous les moyens



Robert Chartrand

Louna est fait de détails apparemment exacts qui forment un ensemble où rien n'est sans doute vrai mais où tout est plausible

incursions en Allemagne, aux États-Unis et en Roumanie, se passe au Canada, qui est, chacun le sait, un pays plutôt placide. Jean Marcel, dans *Fractions 1*, l'estimait « si près d'être un pays imaginaire — mais d'un imaginaire assez plat — qu'il suffirait seulement d'en nier l'existence pour qu'il n'existe plus. Voilà à quoi l'auront conduit son outrecuidance et la bêtise légendaire de ses occupants. Nul n'est besoin d'un référendum pour parvenir à le supprimer: il suffit de vouloir et il s'effondrera ».

Il n'empêche que, lorsqu'on annonce un référendum, on s'y agit beaucoup, comme s'il fallait soudain tout mettre en œuvre pour sauvegarder son peu d'existence... Lionel Noël ne reprend pas à son compte le jugement acide de Jean Marcel, mais il se sert de l'annonce d'un référendum québécois sur la souveraineté pour lancer l'intrigue de son roman. Nous serions quelque part au début de ce millénaire, en 2005 peut-être: le premier ministre Harris, de l'Ontario, n'est plus au pouvoir, et celui du Québec, toujours péquiste, est une femme, Monique Péland, dont on ne nous dit pas si elle a attendu que soient enfin réunies des « conditions gagnantes »...

La menace qui pèse sur le pays se manifeste d'abord par des attentats

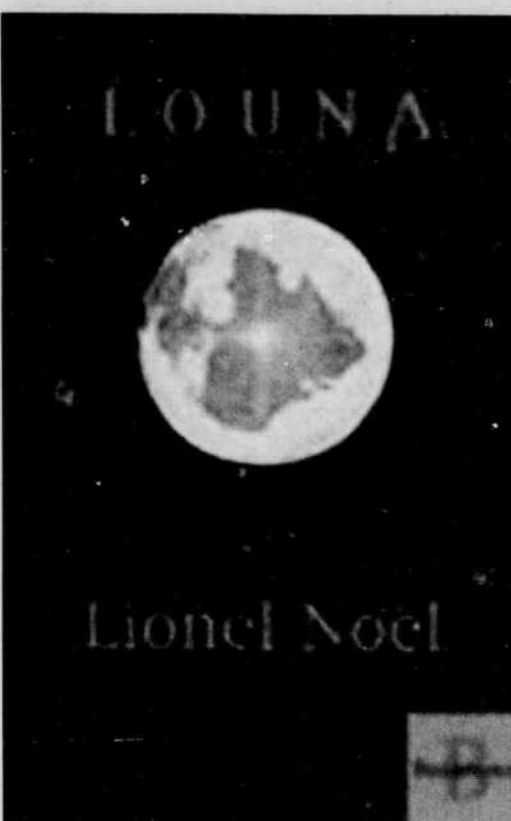
le ministre canadien de la Défense, puis le général en chef des Forces armées, et le successeur de Mike Harris. Y aurait-il quelque chose de derrière tout cela? La chose paraît peu probable puisque, pendant ce temps, les principaux barrages hydroélectriques du Québec ont été minés. Et si les sondages officiels donnent le NON gagnant, il y en a d'autres, tenus secrets, qui annoncent le contraire. On s'inquiète, dans les officines des services de renseignements fédéraux: il faudrait peut-être faire disparaître Monique Péland?

Les personnages politiques jouent leur rôle de victimes ou de cibles, puis cèdent la place aux véritables héros de *Louna*: l'affrontement entre Québec et Ottawa se fera par agents secrets et truands interposés. C'est dans le camp des agresseurs, dirigé dans l'ombre par les services de renseignements canadiens — SCRS et CST —, que se trouve, parmi un certain nombre d'hommes de main,

le héros éponyme du roman de Noël. Vlad Simonescu, un Roumain de naissance, a été un des sbires du régime de Céausescu jusqu'à sa chute en 1989 avant d'être recruté par le KGB soviétique et d'émigrer clandestinement en Amérique. Il porte bien son prénom, qui rappelle celui du sinistre Dracula. C'est un tueur froid, peut-être un psychopathe, expert en engins de mort. Pour éviter d'être repéré, il change sans cesse d'apparence et d'identité. Son surnom, qui lui ont donné les Soviétiques, lui viendrait d'une complicité avec la lune, la complice de ses nuits d'enfance à l'orphelinat, qui « avait exhorté de sa douce lumière à une liberté totale et une indépendance enivrante en le poussant inexorablement vers d'interminables explorations nocturnes ».

Du côté « québécois », il y a une brigade spéciale, sorte de garde rapprochée du premier ministre, où se remarquent surtout un agent secret franco-britannique, Kenneth Edward Northumberland, Victor Borghese, un policier montréalais à la retraite, et une jeune femme du SPCUM, Isabelle Cunningham qui, « avec son allure sportive, ses beaux yeux pétillants et sa longue tignasse rousse, était d'une beauté à couper le souffle ». L'honorable Monique Péland, question physique, n'est pas en reste: « yeux noirs aux étincelles de braise, traits et corps fins », elle est « belle et plus féminine que jamais dans la seconde moitié de sa cinquantaine ».

On le devine à ces quelques extraits: Lionel Noël a, dans ce roman, un lexique plutôt échevelé qui contraste étrangement avec la rigueur de l'intrigue qui nous tient en haleine jusqu'à la fin. Les hyperboles et les superlatifs s'accumulent, parmi des impropriétés manifestes. L'auteur a-t-il tenté par là de rendre les personnages le plus attrayants possible ou tout simplement de « faire du style »? Toujours est-il qu'on est porté à sourire — alors que ce n'est pas le lieu — lorsqu'on aperçoit ces « Montréalaises, à la limite d'une sulfureuse indécence lorsque revenaient les beaux jours », ou à se demander à quoi diable peuvent bien ressembler les yeux d'un



personnage dont les « iris devinrent fous, chromés tant ils scintillaient »...

Lionel Noël, dont c'est le premier roman, s'est peut-être tout simplement laissé emporter par l'enthousiasme du néophyte. Ce ne serait pas plus mal si ceux qui ont travaillé et révisé son texte avaient fait leur travail. Ironie du sort ou de l'imagination du romancier: il est question dans *Louna* de la section ultra-secrète d'une agence canadienne de surveillance des télécommunications, qui filtre tout ce qui touche de près ou de loin à la séparation du Québec, et dont le nom de code est « The French Problem »!

Si on peut s'accommoder de ses curiosités linguistiques, on lira *Louna* avec intérêt, pour son histoire qui s'appuie sur un réalisme de toute évidence bien documenté. Les armes, les explosifs, les dispositifs de surveillance et de détection, le *modus operandi* des services secrets, pour autant qu'on puisse en juger, paraissent également vraisemblables, de même que les agissements des protagonistes. Comme sont justes les aperçus sur la conjoncture politique en Allemagne, en Roumanie ou sur les rapports entre le Canada et la France.

Par ailleurs, l'intrigue de *Louna*, dont le lecteur trouvera qu'elle se dénoue bien ou mal selon ses allégeances politiques, est agrémentée de piques assez plaisantes: les automobilistes qui roulent dans le tunnel Ville-Marie, dont les parois s'effritent, sont jugés « assez naïfs pour croire que la régie des routes du Québec utilisait les meilleurs matériaux »; il y a une émission littéraire à la télé de Radio-Canada qui est « un navet soporifique, animé par des pseudo-intellectuels, dont la seule source de joie consistait apparemment à démolir tout ce qui ne cadrait pas avec leur vision créatrice »; et place Jacques-Cartier, dans le Vieux-Montréal « on avait retiré les authentiques pavés datant de plusieurs siècles pour les remplacer par des dalles en béton d'une laideur de fin du monde ». Ainsi, le narrateur de *Louna* sort parfois de sa réserve pour laisser échapper son exaspération de Montréalais...

rchartrand@videotron.ca

Art et technologie

Vive le roi Technique!

LES NOUVEAUX MÉDIAS

DANS L'ART

Michael Rush
Traduit de l'anglais par Christian-Martin Diebold
Éditions Thames & Hudson
Paris, 2000, 224 pages

JULIE BOUCHARD

Croyez-vous que Dieu soit mort? On dirait plutôt qu'il a pris une forme nouvelle, propre au XX^e siècle que s'étire jusqu'à nos jours: la technologie. Plus moyen d'entendre ou de lire un discours portant sur l'évolution, l'infoucture, les progrès, les retombées ou les promesses des « nouvelles technologies » sans tomber sur un laïus qui semble destiné à museler les sceptiques: les nouvelles technologies annonciaient l'avènement d'un monde nouveau dans lequel les anciennes façons d'être n'auraient plus cours; même la langue commune, vieille de milliers d'années, prêterait soudainement sa capacité d'appréhender le réel. Et Michael Rush, auteur de *Les Nouveaux Médias dans l'art*, n'échappe pas à la tentation de voir dans l'omniprésence des nouvelles technologies, dans l'art comme dans tout autre aspect de la vie, un signe de leur supériorité. Dommage, car son panorama de l'art du XX^e siècle, qui « tient compte de la révolution technologique », offre plus d'un point d'intérêt.

Voulant jeter un regard panoramique sur « l'utilisation des nou-

veaux médias dans l'art », le livre de Rush retient les principales tendances observées au cours du siècle passé jusqu'à nos jours dans les domaines de la performance, de l'art vidéo (en monobande ou en installation) et de l'art numérique. Analyse historique, *Les Nouveaux Médias dans l'art* s'ouvre sur les efforts d'Eadweard Muybridge, à la fin du XIX^e siècle, pour capturer le mouvement en multipliant les clichés photographiques (chronophotographie). Il traite ensuite de l'influence de ces clichés dans l'œuvre de Marcel Duchamp, s'attarde brièvement sur les débuts du cinéma et les tentatives de Man Ray ou de Fernand Léger d'en faire un art « pur » au même titre que la peinture, et sur John Cage qui, introduisant le hasard comme moyen de création possible, ébranla les frontières entre art et vie quotidienne.

L'étude de Rush se poursuit par l'observation des pratiques et modalités empruntées par les artistes qui, cherchant toujours à sortir l'art du « carcan » de la peinture et de la sculpture, utilisent les nouveaux médias comme moyen d'expression.

Michael Rush fait de Duchamp et de Cage deux figures centrales dans son étude qui se conclut sur une génération d'artistes « devenu[e] libre d'exprimer par n'importe quel moyen tout concept, ce celui-ci se rapporte à l'histoire de l'art, au quotidien ou au moi ».

Duchamp, parce que ce dernier exposa un urinoir dans un musée en lui donnant pour titre *Fontaine*.

« Est-ce de l'art? » Duchamp demandait de son côté: « Qu'est-ce que l'art? » Et si l'idée, le concept était plus important que l'objet présenté? insinuaient l'urinoir de Duchamp. Pour John Cage, cette idée ne faisait aucun doute, lui qui voyait en l'œuvre « la matérialisation d'un concept ». De plus, il prônait le hasard comme moyen de création possible; tout pouvant advenir, le silence comme les sons de la rue trouvaient place dans ses œuvres. « Nul matériau ne sembla incongru » aux artistes qui suivirent Duchamp, commente Rusch; quant à Cage, il défendit mieux qui quiconque le rapprochement de l'art et de la vie quotidienne. La voie était ouverte pour toutes les expérimentations possibles, dont celles qui intègrent les nouvelles technologies.

De la performance aux installations vidéo, Michael Rush démontre dans les chapitres suivants que les idées de Cage et de Duchamp ont été reprises, poussées dans leurs derniers retranchements, exploitées jusqu'à plus soif. D'une démarche à l'autre, on voit l'action prendre le pas sur le sujet, « l'art se détourne[r] de la toile pour intégrer le spectateur dans l'œuvre », la simplicité et l'authenticité déclinent l'illusion, les frontières entre l'art et la vie quotidienne dénoncées, conspuées, défoncées. Le parcours de Rush englobe beaucoup de monde et ne s'arrête forcément que brièvement sur chacun des artistes retenus, panorama oblige.

Rush conclut son étude avec un

chapitre sur l'art numérique (« création d'images assistée par ordinateur »), art présenté sous ses différentes pratiques, soit l'art informatique, le traitement numérique de la photographie et l'art sur le Web. Rush prétend poser un regard critique sur ces nouvelles formes d'art; il semble plutôt y aller d'une totale adhésion: « L'alliance parfois difficile de l'art et de la technologie est parvenue à maturité: le monde, dans sa marche inexorable vers une culture numérique [...], a entraîné l'art dans sa progression. » Pourtant, dès que Rush entre dans la pratique, il est bien obligé de faire preuve de réserve, car ce qui est défendu avec tant de vigueur par Rush n'aurait pas encore produit l'œuvre attendue; ses réserves se font néanmoins optimistes: « À mesure que des artistes de qualité se rendent plus nombreux à aborder l'univers numérique [...], on assistera nécessairement à une redéfinition de la signification de l'art. » Et qui mettrait en cause l'idée de « progrès » défendue par Rush n'aurait rien compris: « L'avènement de l'art numérique [...] inaugure une ère nouvelle où les termes, fussent-ils duchampiens, et les méthodes d'évaluation traditionnelles de l'histoire de l'art ne sont plus opérants. » Voilà qui cloue le bec à l'histoire et aux sceptiques. En attendant de voir les prophéties se réaliser, on peut aussi lire ou relire *Grandeur et misère de la modernité* de Charles Taylor. Le philosophe traite entre autres sujets du « prestige qui auréole la technologie ».

des livres POUR un bel été

Maurice G. DANTEC

Le Théâtre des opérations

Journal métaphysique et polémique 1999

Gallimard 29,95\$

« L'homme est une catastrophe naturelle... »

La biologie, la cybernétique, l'évolution mais aussi - et surtout - le destin des religions irriguent cette grande colère lestée d'une bonne dose d'humour et de polémique assassine.



Dominique ROLIN

Journal amoureux

Gallimard 23,95\$

40 ans d'amour fou pour un homme de 25 ans son cadet, une passion sous le signe de la joie, de la clandestinité, donc de la liberté. À 87 ans, Dominique Rolin nous donne une leçon de jeunesse, de lucidité et de tendresse.



Philippe SOLLERS

Passion fixe

Gallimard 27,95\$

Dans un roman troublant, Sollers rend grâce à celle qui lui a inspiré la seule « passion fixe » de sa vie, mais comme toujours chez lui, l'intrigue est un prétexte à une critique de la « tyrannie » qui s'exerce sur notre société.



Annie ERNAUX

L'Événement

Gallimard 18,95\$

Ce n'est pas précisément un « livre d'été », mais le comptendu bouleversant d'un avortement voulu, le récit d'une douleur, d'une beauté rarement atteinte.



Pascal QUIGNARD

Terrasse à Rome

Gallimard 24,95\$

Ce court et beau roman s'apparente à un livre de sagesse, réflexion sur le métier d'artiste, méditation sur la vie, ses âges et ses bonheurs. Par l'auteur de « Tous les matins du monde ».

GRAND PRIX DES LECTRICES DE ELLE 2000

Catherine CUSSET

Le Problème avec Jane

Gallimard 29,95\$

Le portrait chaleureux et beau d'une femme d'aujourd'hui en quête de sexe et de fidélité.

« Une histoire contemporaine qui tient à la fois de Hitchcock, de Beauvoir et surtout d'elle-même... À la fois efficace et inspiré ! »

Dominique Bona



Sans oublier *L'Adversaire* de Emmanuel Carrère, P.O.L., 27,95\$, *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise* de Dai Sijie, Gallimard, 24,95\$, *La Débauche* de Tardi et Pennac, Futuropolis/Gallimard, 24,95\$ et en Folio Junior : la série des *Harry Potter* de J.K. Rowling et la série *À la croisée des mondes* de Philip Pullman.

GALLIMARD

LIVRES

L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

Né la tête en bas

TRAIN FOU

Axel Gauvin
Seuil
Paris, 2000, 213 pages

LISE GAUVIN

Dans une entrevue qu'il m'accordait en avril 1999, le romancier réunionnais Axel Gauvin, à qui je demandais si, à cause de son utilisation d'expressions créoles et, de façon générale, du travail accompli sur la langue française à partir de la langue créole, il n'y avait pas un risque de générer une lecture exotisante, il m'a répondu: «C'est un très gros problème. Un problème que je ne peux pas résoudre. Le texte peut être perçu par le lecteur comme étant exotique ou ne l'étant pas. Je suis obligé d'évoquer des couleurs et des saveurs qui sont les miennes. C'est ma culture, mon être, mon milieu. Dans la langue, c'est aussi un peu la même chose. L'exotisme est un mot dont j'ai horreur. J'aimerais pouvoir le supprimer d'un coup de baguette magique. Mais on n'y peut rien. On est né la tête en bas. Les gens qui ont parlé les premiers sont ceux de l'hémisphère nord. Ils ont décrit la réalité des autres comme étant étrangère, comme étant exotique.» Et il ajoutait: «J'ai choisi d'aller vers ce métissage et, à partir de ce moment, je suis bien obligé d'accepter cette perception parfois exotique ou exotisante. Jusqu'à ce que l'on admette ce que j'écris, c'est aussi de la joie, c'est aussi du drame. C'est notre façon à nous de la dire, de l'exprimer. Quand j'entends quelqu'un dire: "Ah, qu'est-ce que c'est succulent", ça me met dans une colère bleue. A ce moment-là, j'ai envie d'être très pessimiste et de dramatiser les choses en disant: "Vous savez, on meurt avec ces mots-là." C'est pas seulement joli. On exprime aussi le plus grave avec ces mots-là. Ce n'est pas drôle. C'est peut-être parce que nos façons de nous exprimer sont plus vivantes, que nos mots ont plus de chair, de sens, qu'on arrive à les trouver drôles.»

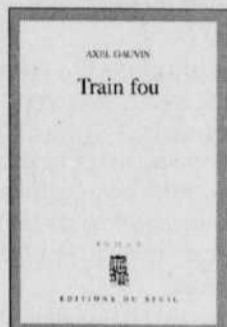
Celui qui a été et se dit toujours un militant de la langue créole a commencé par écrire un manifeste, *Du créole opprimé au créole libéré*. Publié en 1977, ce texte, bien avant *Éloge de la créolité* des Antillais Chamoiseau, Bernabé et Confiant, revendiquait le statut de langue originale pour le créole. Ce qui n'empêchait pas le romancier d'écrire en français son premier roman, *Quartier trois lettres*, de le traduire ensuite en créole, puis de nouveau en français pour sa publication (L'Harmattan, 1980). Le même roman, quelques années plus tard, était traduit de nouveau et publié en créole. A propos de cette aventure, il avoue: «Il me fallut extrêmement longtemps pour admettre que j'aimais aussi la

langue française. Je l'ai aimée de façon spontanée. Mais à partir du moment où je me suis rendu compte que ma langue maternelle n'était pas reconnue, j'ai axé mes priorités sur la reconnaissance de cette langue. Maintenant, je ne boude plus mon plaisir de lire ou d'écrire en français.»

Cinq romans plus tard, l'écrivain reconnaît que sa manière de travailler a changé. La langue du premier roman était un mixage, un métissage, une «langue artificielle», comme on l'a dit, chose qu'il prend d'ailleurs pour un compliment. C'était pour lui une façon de marquer le territoire. Il dit avoir changé d'avis après, voulant «une créolisation qui ne marque pas le territoire mais fait davantage arriver à l'autre, arriver à ceux qui ne sont pas créolophones». D'ou, précise-t-il, cette créolisation de son texte que le lecteur non créole doit comprendre. Changement de cap, donc, mais aussi changement d'éditeur. Les éditions du Seuil succèdent à L'Harmattan. Les notes explicatives font leur apparition. Des notes demandées par l'éditeur? Oui, acquiesce le romancier, qui précise encore que pour lui, «quand il y a une note, c'est qu'il y a un échec, un problème qui n'a pas été résolu».

Train fou témoigne de cette recherche et de cette négociation permanente que doit accomplir le romancier pour trouver sa propre langue d'écriture. Le livre, dont la plus grande partie se passe en une nuit, raconte les tribulations d'un sous-directeur d'administration locale, un métropolitain fraîchement débarqué dans l'île, aux prises avec une société déjà fortement structurée, aussi bien du point de vue des Blancs que de celui des Noirs. Nuit de cauchemar au cours de laquelle le prénommé Bernard côtoie, à son corps défendant, des compagnons d'infortune avec qui il s'engage dans une équipée aussi tragique que loufoque. C'est alors l'occasion, pour Axel Gauvin, de donner à voir une suite de portraits et de récits de vie sur fond de misère et d'exploitation, récits entrecoupés parfois d'éclaircies de tendresse. Personne n'est épargné dans ce monde où la caricature n'est jamais bien loin, ne serait-ce que pour décrire un certain «porc nationaliste et douzeusant» ou les aventures érotiques de la femme du directeur.

Dans ce roman qu'Axel Gauvin dit avoir «écrit et pensé en français», seule la parole, une parole provocante, acerbe, démythificatrice, peut empêcher le train fou, ce «petit train-chenille» formé par des humains à la dérive, de sombrer dans la désespérance. Mais Maxime Grondin, le personnage qui fait contrepoids à celui de l'arriviste, réussira-t-il à rejoindre le train avant la «définitive confusion»? Au lecteur de deviner la fin de ce récit dont le rythme endiablé n'en rend que mieux la charge sociale.



Train fou

La danse pas à pas

DICTIONNAIRE DE LA DANSE

Sous la direction de Philippe Le Moal
Larousse, collection «Les grands dictionnaires culturels»
1999, 864 pages, 550 illustrations
169,95 \$

JULIE BOUCHARD

Est-il encore possible, aujourd'hui, d'appréhender le monde, un monde, de façon simple et univoque? Ou faut-il tenir pour acquis l'éclatement de sa forme et la diversité des facettes sous lesquelles il se présente? C'est en tout cas la prémisse qui semble avoir prévalu à la rédaction du *Dictionnaire de la danse*, récemment paru chez Larousse dans la collection «Les grands dictionnaires culturels».

Parce que «trop souvent, on considère qu'apprécier la danse relève uniquement du "ressenti" et ne suppose pas de connaissances préalables», 140 signatures réunies sous la direction de Philippe Le Moal, toutes «convaincues que le regard se forme», se sont donné comme objectif de constituer «un ensemble de références ouvert visant à faciliter la compréhension du fait chorégraphique» et pouvant servir «au spectateur de points de repère». Qu'est-ce qu'un ensemble de références ouvert? Un ensemble qui se laisse difficilement saisir: il propose non pas un regard mais «un certain regard» sur la danse en Occident, de la Renaissance à nos jours; il découle d'une «sélection raisonnée des informations»; il privilégie la pluralité des approches afin de témoigner de «toutes les singularités». Cette façon pour le moins équivoque de présenter les choses est peut-être celle qui sied le mieux à une «discipline fluctuante, [un] art en perpétuel renouvellement» comme l'est devenue la danse depuis les débuts du XX^e siècle, mais elle nous laisse entre les mains une chose un peu floue: dictionnaire ou «ensemble ouvert»? Et que penser d'un «certain re-

gard» alors qu'on aurait aimé un regard tout court?

Passons rapidement sur la structure du *Dictionnaire de la danse*, qui comporte trois parties: *Le Monde de la danse*, réservée à ceux qui ont pensé, créé, interprété, enseigné, défendu ou hébergé la danse au cours des siècles passés jusqu'à nos jours; *Œuvres chorégraphiques*, réservée à celles retenues par le «certain regard»; et *Les Mots de la danse*, qui définit les termes et les concepts employés aujourd'hui ou hier dans le monde de la danse. Philippe Le Moal, entouré de collaborateurs issus de tous les horizons et de trois coins du monde, n'a pu s'empêcher de voir grand; le *Monde de la danse* intègre non seulement chorégraphes, interprètes, pédagogues, théoriciens, compagnies ou écoles de danse, mais aussi les compositeurs et les peintres qui participèrent parfois à sa conception, en plus des décorateurs ou des scénographes qui fabriqueront ses décors, ou des réalisateurs qui la portèrent au grand écran... Vu sous cet angle, le monde de la danse est trop vaste pour que l'on sache où et pourquoi s'arrêtent ses marges. A titre d'exemple, Ginette Laurin, Marie Chouinard, Paul-André Fortier ou Jean-Pierre Perreault y ont trouvé place aux côtés de Christina Hoyos (fabuluse danseuse de flamenco), mais Jocelyne Montpetit en a été écartée. C'est sans doute le résultat de la «sélection raisonnée des informations», mais on aurait aimé savoir comment ce raisonnement a été conduit. Comme on aurait aimé comprendre pourquoi la notice réservée à Marie Chouinard offre un regard analytique sur son langage esthétique alors que celle consacrée à Ginette Laurin n'est pratiquement que biographique. Mais ce qui reste dans l'ombre n'empêche pas de parfois se régaler; il serait mal venu de boudier son plaisir à la lecture d'une brève mais complète notice sur Antonio Gades, chorégraphe espagnol dont les œuvres (portées tant sur la scène qu'au grand écran) peu-

vent difficilement laisser indifférent, tout comme il serait vain de nier l'intérêt d'un dictionnaire qui rassemble dans l'ensemble de ses pages des indices sur la danse telle qu'on la connaissait au XVII^e siècle aussi bien que sur celles qui se déploient aujourd'hui au Japon, en Europe ou en Amérique.

La bonne idée de la section *Œuvres chorégraphiques* est d'avoir rassemblé les pièces qui traitent d'un même thème et de les avoir fait suivre d'un regard critique sur l'ensemble des approches chorégraphiques utilisées pour aborder un des grands mythes de l'humanité, tel Adam et Ève ou Faust. La dernière section, *Les Mots de la danse*, révèle deux choses fort intéressantes, mais qui ont peu de rapport entre elles. D'abord, une chose toute simple, si simple qu'elle semblera naïve: la danse porte la conscience vers le corps humain. On comprendra mieux avec un exemple. On lit sous le mot «appui»: «interaction entre le corps et un élément extérieur utilisé comme support ou soutien». Quand avez-vous pris conscience que, lorsque vous preniez appui sur quelque chose, vous entriez en interaction avec lui? Mais tout n'est pas simple dans le monde de la danse et c'est là la seconde «révélation», si ce n'est confirmation de cet état de fait; le terme «adage», défini brièvement, renvoie ensuite vers six autres articles celui qui voudrait en connaître la portée réelle. L'amateur ne survivra à ce régime qu'au prix d'une détermination d'acier; le professionnel, lui, y trouvera sans doute son compte.

Somme de «regards croisés» sur un art en «perpétuel renouvellement», le *Dictionnaire de la danse*, publié en France et en français seulement, s'offre comme un outil de références; mais sans grande concurrence sur le marché, il est difficile d'en évaluer la qualité réelle. Malgré cela et malgré ses défauts, parce qu'il offre une mine de renseignements parfois fort éclairants sur un art somme toute encore mal connu au Québec, on peut se réjouir de son existence.

B É D É

La fraîcheur et l'ennui

DENIS LORD

LES LÉVIATHANS

(TROIS TOMES)

Paul Gillon
L'Écho des Savanes/Albin Michel, Paris, 2000

Employé au service des contentieux de la compagnie Trapp, le très mâle Olivier Decan s'engage dans un engrenage mortel lorsque chargé d'acheter une filature du Nord de la France pour un investisseur étranger. De Paris à Amsterdam en passant par le Brésil, Decan, sa chatte Méduse et la belle Victorine vont se colletter avec un cortège bigarré et venimeux d'individus peu recommandables: tueur à gages nain et homosexuel (pourquoi pas), dictateur africain corrompu, homme d'affaires paranoïaque (ça arrive), mère incestueuse... D'un sociopathe à l'autre et passé moult deus ex machina mettant en vedette Méduse, après un tome et quelques pages, l'ennui prend la barre de ce récit érotico-politique. Même si Gillon — né en 1926 — s'avère un dessinateur réaliste accompli et que cette réédition rend son talent plus perceptible que dans la version couleurs antérieurement publiée dans le défunt *Métal Hurlant*, *Les Léviathans* ne valent pas les classiques du même auteur, *Les naufragés du temps*, *La Survivante* ou encore *Jehanne*.

JULIUS KNIPL, REAL ESTATE PHOTOGRAPHER: THE BEAUTY SUPPLY DISTRICT
Ben Katchor
Pantheon, New York, 2000
108 pages

Une boutique de symétrie, un commerce d'imitations authentiques, un distributeur de *human interest* et un service de finition de signifiants de surface: ne voilà que quelques unes des entreprises qu'abrite le Beauty supply district, quartier imaginaire d'une mégapole nord-américaine où s'agitent de nobles mais obscurs artisans de l'esthétique, qu'on parle de musique contemporaine ou de pots d'olives. Dans le principal et éponyme récit du dernier album du New-yorkais Ben Katchor, tout en lavis grisants, vifs et élégants, les artères de la ville se confondent à un tissu social grouillant, avec une prédilection pour les petits commerçants Juifs. The Beauty supply district



Illustration du communiqué de la remise «off» des prix d'Angoulême en 1974 revu par Gotlib dans *Charlie mensuel*. Tirée de *Glénat*, 30 ans d'édition.

requiert un lent apprivoisement mais s'avère rafraîchissant et audacieux dans la narration; le réalisme le plus précis s'y marie avec l'ironie et la poésie. Katchor a récemment conclu une entente avec Amok pour une édition française de ses derniers titres. La mondialisation a parfois de savoureux ratés...

GLÉNAT

30 ANS D'ÉDITION

LE LIVRE D'OR 1969-1999

Glénat, France, 2000
192 pages

Il n'y a pas si longtemps, un des plus importants éditeurs européens de bande dessinée, Jacques Glénat, célébrait trois décennies de publication de bulles mais aussi de livres de voyage, en particulier sur la montagne et la mer. Abonné très jeune par ses grands-parents à des périodiques de bédé comme *Spirou* et *Tintin*, il a développé sa passion de l'édition jusqu'à se faire le chantre de l'histoire, le transmetteur du manga et d'auteurs américains dans la francophonie. Il ne faut pas l'oublier, les *Cahiers de la BD*, ça vient de lui. Dans cet album riche en photos d'auteurs et en dessins, l'éditeur marque le coup par un album-souvenir. Pour fanatiques et/ou historiens.

LES COSMONAUTES DU FUTUR
Lewis Trondheim

et Manu Larcenet
Dargaud, France, 2000, 48 pages

Poisson pilote, la nouvelle collection de Dargaud, tient à flot un banc d'auteurs pas piqués des vers: les frères Le Gall, Sfar, David B., etc.

Bref, des artistes qui possèdent ce qu'on qualifie généralement de démarche d'auteur, surnaissant ici dans d'autres eaux. Dans *Les cosmonautes du futur*, Larcenet (*Bill Baroud*) fraye avec Trondheim (*Lapinot*) pour une incursion dans le quotidien de Gildas et Martina, deux préadolescents à l'imaginaire fécond. Le premier est convaincu que des extraterrestres se ca-

chent parmi nous, la seconde

croit dur comme fer que ce sont des robots. Comme Gildas et Martina sont très sérieux dans leur fantaisie, ils vont pousser leur enquête jusqu'à un laboratoire de recherches sur l'antimatière. Ce fin portrait de l'enfance et de son imaginaire est porté les excellents dialogues de Trondheim et une mise en cases dynamique. Le dessin de Larcenet se rapproche de manière étonnante de celui de son comparse, proximité amplifiée par la présence de l'apport de Brigitte Findakly, coloriste de la série *Lapinot*.

lordd@caramail.com



Autocartature de Dermaut pour une carte de vœux (1991). Tirée de *Glénat*, 30 ans d'édition.

PATRIMOINE

Promenades

L'ARCHITECTURE DE SAINT-ROCH

GUIDE DE PROMENADE
Ville de Québec, ministère de la Culture, Publications du Québec, 2000, 144 pages

REGARD SUR L'ACADIE ET SES RAPPORTS AVEC LE QUÉBEC
Patrice Dallaire
Éditions d'Acadie, 1999
222 pages

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

L'historien de l'architecture Luc Noppen a publié trois livres extraordinaires sur le Vieux-Québec, dont le dernier à la demande expresse de la Commission de la capitale nationale, *Québec de roc et de pierres: la capitale en architecture*, probablement le plus beau livre sur Québec. Cette fois, il récidive avec un petit livre de belle facture sur la renaissance de l'un des faubourgs de Québec, le quartier Saint-Roch.

D'entrée de jeu, il explique le mauvais sort de Saint-Roch: «Exclus pendant près d'un siècle des représentations de la ville, le quartier a vu naître sa mauvaise fortune à la fin du XVII^e siècle, quand on y a installé un "hospice pour les foux", hôpital général plus propice à semer la terreur qu'à stimuler l'établissement.»

Au XIX^e siècle, l'hôpital de la Marine recevait les victimes du choléra à Saint-Roch. Mais, à partir de 1860, ce quartier devint le plus populaire de la ville, avec les nombreuses usines qui s'y établissaient. «Capitale des tanneries, capitale des chantiers navals, puis capitale de la chaussure, le "quartier", explique l'auteur, ainsi nommé dès la constitution légale de la municipalité en 1832, prit figure de ville industrielle bien avant la haute-ville qui le toisait; on l'appela "centre-ville" dès le XIX^e siècle quand, battant au rythme de l'Amérique du Nord, sa grande rue Saint-Joseph, bordée de magasins comme on en voyait à New York ou à Chicago, entraîna tout Québec bien au-delà de la "petite ville de province" qu'elle était restée.»

Et, voilà qu'un siècle plus tard, à partir de 1989, la revitalisation de Saint-Roch s'est amorcée à l'enseigne de la culture et du paysage, choix du maire Jean-Paul Lallier et de son équipe. D'ores et déjà, aux abords du jardin de Saint-Roch, les sièges de l'Université de Québec, de Télé-université et de l'ENAP se sont installés près du lieu culturel Méduse, ce qui reforme la tranchée des années soixante-dix de

l'autoroute de la Falaise. Cela vient en complément de la restauration de l'usine Dominion Corset, puis de l'usine F-X Drolet.

Noppen donne de la perspective et de l'air au quartier. Ainsi, il évoque à propos de l'édifice La Fayette du boulevard Charest, datant de 1959, l'esthétique de Le Corbusier. Saint-Roch est assurément revitalisé avec Noppen qui en fait la louange dans ce livre de belle qualité.

L'Acadie

Patrice Dallaire précise qu'il ne cherche pas à dresser un portrait définitif de l'identité acadienne, ni même une chronique des années quatre-vingt-dix, mais plutôt un portrait sociopolitique de l'Acadie actuelle. A titre de délégué du Québec dans les provinces de l'Atlantique, il a, au cours de son séjour de six ans, approché un peu cette Acadie, à l'occasion de centaines de séjours dans tous les coins de l'Acadie.

De Chéticamp à la baie des Chaleurs, de Caraquet à la baie Sainte-Marie, de Par-en-Bas à Beauséjour, Dallaire s'est donné la peine d'ausculter tout ce territoire où perdure la réalité française, malgré les mauvais traitements et la déportation massive des Acadiens par l'Armée britannique en 1755. Ceux qui ont survécu dans les bois et ceux qui sont revenus d'un long exil, déposés, ont donné le jour à des gens méfiants et fort prudents à l'endroit de leurs voisins.

Le chapitre sur les relations avec le Québec s'intitule justement, «Québec-Acadie: je t'aime, moi non plus»; il indique bien la perplexité de l'auteur quand il appréhende cette relation difficile.

Dallaire écrit par exemple: «Le développement du mouvement souverainiste soulève des passions qui se sont formées à la fois d'élan de sympathie et d'insécurité morbide; il provoque aussi maintes contradictions au sein du discours de certains Acadiens. Pourquoi? Parce que de nombreux Acadiens, placés dans la même position que les Québécois, seraient, eux aussi, souverainistes. Certains l'admettent ouvertement — surtout ceux du Parti acadien.»

Toutefois, cet élan semble s'être résorbé ces dernières années. A cet égard, Dallaire souligne le succès relatif de René Lévesque en Acadie dans les années soixante-dix. Mais, le territoire de la péninsule acadienne qui reste majoritairement français, juste au sud de la Baie des Chaleurs, attend encore le leader qui saura le mobiliser solidement avec les Gaspésiens, leurs voisins qui faisaient partie du Bas-Canada avec eux autrefois. Un sujet à revisiter!

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Deux personnages inquiétants

JACQUES GODBOUT -
LE DEVOIR D'INQUIÉTERYvon Bellemare
Humanitas
Brossard, 2000, 176 pages

DES AMIS BIEN PLACÉS

John Kenneth Galbraith
Boréal
Montréal, 2000, 250 pages

Auteur d'une thèse de doctorat en 1980 sur «la technique romanesque de Jacques Godbout», de plusieurs articles au sujet du même auteur, parus dans des revues spécialisées, et d'un *Jacques Godbout, romancier* en 1984, Yvon Bellemare poursuit son exploration de l'œuvre profane du père des *Têtes à Pineau* en publiant *Jacques Godbout - Le devoir d'inquiéter*. Clair, bien mené, instructif mais trop peu critique, cet essai résume un parcours professionnel dont l'évidente richesse ne parvient cependant pas à en faire oublier les manquements.

D'abord poète — pour apprendre à écrire, affirme Bellemare —, Godbout, ensuite, par le théâtre, «s'initie à une écriture concise et percutante». Cela dit, ce sont ses romans, ses essais et ses films qui feront sa renommée.

Bellemare a voulu parler de tout et faire court. Il y parvient avec une aisance qui indique assez sa profonde connaissance de l'œuvre. Ainsi, son efficace survol des multiples romans de Godbout l'amène à conclure que ce dernier «diffuse dans ses ouvrages romanesques des données qui se rattachent aussi bien à la présentation non équivoque d'une ligne de pensée bien orientée qu'au perfectionnement de techniques de discours». Et cette ligne de pensée, dont la «non-équivocité» est loin de m'apparaître évidente, serait celle d'une fidélité et d'une sensibilité constantes «aux mutations profondes qui marquent le Québec» (duplessisme, FLQ, question nationale). Bellemare privilégie une lecture sociocritique de l'œuvre, un sillon creusé en profondeur par Jacques Pelletier, et ses analyses, pour être brèves, n'en restent pas moins pertinentes.

Le cinéaste Godbout, réalisateur de plus de 30 films, reçoit aussi un traitement de faveur.

Ses documentaires (sur les chiens, sur l'industrie militaire, sur la politique québécoise) sont encensés pour le regard perçant qu'ils jettent sur la réalité, ses films-portraits (sur Will James, Hans Selye, Norman William) de même, et ses films-essais (réalisés avec Florian Sauvageau) sur la face cachée de l'information, à mon avis les plus réussis, suscitent l'enthousiasme d'un Bellemare qui fait office de meneur de claie informé mais conquis.

Reste, enfin, Godbout l'essayiste, le pamphlétaire turbulent des années 60 devenu le vieux sage insaisissable d'aujourd'hui. Bellemare, qui ne partage pas cette perception qui est la mienne, résume avec justesse l'univers thématique du penseur: «Les liens étroits entre la culture et l'écriture, les nombreux aléas politiques de la collectivité québécoise et, enfin, tout le tapage médiatique amplifié par les moyens de communication.»

Militant indépendantiste, ardent défenseur de la culture québécoise, partisan d'un Québec laïque, critique amusé mais sévère de l'idéologie de la communication, Jacques Godbout fut, c'est vrai, tout cela, mais les dernières années l'ont vu devenir plus tortueux, moins résolu. Que défend-il maintenant? Bellemare passe un peu vite (une note en bas de page) sur les dures critiques formulées au cours des années 90 par Serge Cantin et Jacques Pelletier à l'endroit de Godbout. Qu'il soit, ainsi qu'il se définit lui-même,

«l'homme des surfaces et non des profondeurs», qu'il se dise touche-à-tout et fier de l'être, on veut bien, et cela n'est pas nécessairement pour nous déplaire, mais cela donne-t-il le droit de tout dire pour ensuite s'esquiver? Bellemare écrit: «Même si quelques esprits envieux ou chagrins lui reprochent son manque de profondeur, il n'en demeure pas moins juste d'affirmer que Godbout exerce avec bonheur l'art de l'écriture et stimule les esprits léthargiques par ses images provocantes.»

Ce n'est pas faux mais incomplet: que faut-il à une provocation pour qu'elle soit mobilisatrice et salutaire? Des images qui piquent? S'en contenter ne reviendrait-il pas à sacrifier la fin aux moyens? Le devoir d'inquiéter est noble, mais ce n'est qu'un début.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Jacques Godbout

La sagesse de Galbraith

Assez platement anecdotique, cherchant «à informer et parfois, peut-être, à divertir». *Des amis bien placés* décevra ceux qui aiment le penseur John Kenneth Galbraith. Ici, le grand économiste d'origine canadienne devenu américain relate ses souvenirs de conseiller d'Etat au service des présidents démocrates, traite «des grandes personnalités politiques et de l'impression qu'elles ont laissée à leurs contemporains, dont [il faisait] partie», et se contente essentiellement de jouer les chroniqueurs mondains.

Responsable du contrôle des prix et de la gestion du rationnement sous Roosevelt pendant la Deuxième Guerre mondiale, rédacteur de discours et conseiller économique pour plusieurs candidats et présidents démocrates (Roosevelt, Kennedy), plus tard ambassadeur américain en Inde, Galbraith, partisan de la doctrine keynésienne et progressiste modéré, a fait partie du cercle des décideurs yankees pendant plus de 40 ans. Aujourd'hui, le géant (2,04 m) de 92 ans se souvient et s'adonne, selon le titre original de l'ouvrage, au *name-dropping*.

Fan affiché de l'homme Roosevelt («le plus grand des hommes politiques», intelligent, capable d'écouter et d'action) et de sa politique du New Deal, imposée malgré les récriminations du milieu des affaires, admirateur d'Eleonor Roosevelt («Personne n'a mieux défendu qu'elle la cause des démunis»), vaguement critique envers Truman et tout déferant à l'heure d'évoquer le souvenir d'Adlai Stevenson, deux fois candidat déçu à la présidence, Galbraith, dans ces pages, semble avoir troqué son esprit critique pour la complaisance.

Ainsi, tout le monde il est

beau, tout le monde il est gentil: Kennedy, esprit éclairé, s'opposait, «sans le moindre doute», à l'intervention au Vietnam (et pourtant...); sa «belle femme» Jackie avait toutes les qualités; Lyndon Johnson, «le candidat des pauvres», n'agissait qu'en fonction du bien public, mais ses mauvais conseillers en politique extérieure ont ruiné sa carrière; Jawaharlal Nehru fut «un ardent défenseur des principes de respect et de dignité»; même la bonne de l'économiste, «petite, intelligente, noire, très dévouée à nos enfants» (!), figure au tableau d'honneur. Sombre bilan! Cependant, son ouvrage ne se terminait pas sur un point de non-retour mais plutôt sur une interrogation. Existe-t-il une réponse? Y a-t-il une solution? Dans son dernier ouvrage, *Le monothéisme est un humanisme*, il tente d'exposer le début d'une réponse.

En fait, le seul chapitre un peu critique de cet ouvrage est celui qui traite de trois des principaux collègues mandarins de Galbraith. Là, le libre-penseur (mais est-ce si vrai, finalement?) se permet d'exprimer son rejet de la politique extérieure yankee, un modèle de bêtise et d'entêtement selon lui. Il démolit, entre autres, la fameuse théorie des dominos, invoquée au moment du Vietnam, selon laquelle même une minime victoire communiste dans un petit pays marquerait le début d'une hégémonie régionale.

Il aurait fallu, écrit-il, privilégier «l'aide économique et le soutien aux réformes politiques et sociales plutôt que l'envoi d'armes et la conclusion d'alliances militaires». Plus loin, il rejette avec force le mythe de l'efficacité des bombardements aériens lors de conflits armés.

Pour le reste, et dans l'ensemble donc, *Des amis bien placés* est à classer au rayon des livres pépères. Est-ce cela, la sagesse?

louiscornellier@parroinfo.net



RELIGION

La solution du monothéisme

LE MONOTHÉISME
EST UN HUMANISMEShmuel Trigano
Éditions Odile Jacob
Paris, 2000, 193 pages

NAÏM KATTAN

Dans son précédent essai, *L'Idéal démocratique*, Shmuel Trigano a dressé un portrait du monde actuel et de ses réalités telles que nous les vivons. Sombre bilan! Cependant, son ouvrage ne se terminait pas sur un point de non-retour mais plutôt sur une interrogation. Existe-t-il une réponse? Y a-t-il une solution? Dans son dernier ouvrage, *Le monothéisme est un humanisme*, il tente d'exposer le début d'une réponse.

On connaît Trigano comme l'auteur de plusieurs ouvrages sur le judaïsme ainsi que de livres dans le domaine de la philosophie, des sciences politiques et de l'histoire. Il puise, ici, dans ses diverses recherches pour faire l'exposé du monothéisme au présent. Cela fait des siècles qu'Abraham répondit à l'appel du Dieu unique. Mais, dit Trigano, Abraham est né ce matin. Son monothéisme est fondateur de ceux du judaïsme, du christianisme et de l'Islam et il est toujours d'actualité. L'essayiste ne s'attarde pas sur les variations, la diversité, voire les divergences des approches monothéistes. Il revient et s'appuie sur le monothéisme premier.

Par un acte de générosité, le Dieu unique a créé le monde. Ne cherchant pas à affirmer sa toute-puissance, il a laissé à l'homme sa liberté et lui a assigné une tâche de création. La sienne n'est pas terminée et, une fois que l'homme et le monde furent créés, Dieu s'est caché et, à partir de son retrait, il a conclu un acte d'alliance avec l'homme. Aussi, pour ce dernier, le monde est donné. Qu'en a-t-il fait, qu'en fait-il? Par une aptitude d'aveuglement, il peut chercher à usurper la puissance divine pour dominer ses semblables. Il se condamne alors à la solitude, abandonne sa liberté de création et s'engage sur la voie de la destruction, vivant la mort avant qu'elle ne survienne. On sait qu'une telle attitude n'a épargné l'humanité à aucune période de l'histoire. Il importe, pour en sortir, de ne pas renoncer au monothéisme.

Dans son alliance avec Dieu, l'homme obtient sa liberté et l'assume. Or, cette liberté s'accomplit dans la création et celle-ci ne se réalise que dans l'allian-

ce avec l'autre, avec l'homme créé par Dieu à son image. C'est dans le lien avec l'autre, dans l'alliance entre les hommes, que le monothéisme démontre sa puissance et son actualité. Il nous affranchit de la nature et nous établissons alors notre propre loi, celle du Dieu unique. Quand nous nous soumettons au règne de la nature, nous cherchons à classer, à hiérarchiser. Nous croyons alors percevoir une contradiction entre l'unité de Dieu, celle de l'homme dans son alliance avec Dieu et la multiplicité des désirs, des tentations, des promesses passagères. Nous y répondons par la soif du pouvoir et par la violence, confondant ainsi l'absence apparente de Dieu avec l'oubli. Nous succombons à l'injustice.

Dans le monothéisme, dit Trigano, l'injustice n'est jamais acceptée, jamais subie comme un verdict du destin. Elle est un scandale et l'homme dans son alliance avec Dieu est appelé à l'éliminer. Car le monothéisme est un appel lancé à l'homme d'accepter d'être le partenaire de Dieu dans la création. Celui-ci lui impose des responsabilités: accepter, dans son alliance avec l'autre, avec les autres hommes, leur liberté et voir dans la multiplicité une richesse; en dehors du pouvoir, considérer le monde comme un lieu de vie où l'injustice n'a pas de place.

L'ouvrage de Trigano est riche et sa perception de l'homme dans le monde actuel est généreuse. Il ne nous invite pas à revenir à la tradition mais nous expose un monothéisme d'aujourd'hui. Dans le désarroi que nous ressentons et que nous subissons, celui-ci demeure toujours l'indicateur du chemin, un jalon primordial et essentiel sur la voie de la liberté et de la justice.

SHMUEL TRIGANO

LE MONOTHÉISME
EST UN HUMANISMEÉDITIONS
ODILE JACOB

L'ESSENTIEL

MUSÉE D'ORSAY -
100 CHEFS-D'ŒUVRE
IMPRESSIONNISTESLaurence Madeline
Scala
Paris, 1999, 144 pages
Avec de nombreuses illustrations
en couleurs

À mi-chemin entre le guide de musée et le survol de la peinture impressionniste, cet album regroupe 100 des plus importants tableaux impressionnistes conservés au musée d'Orsay, institution parisienne consacrée à l'art de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.

Au cœur des collections d'Orsay, l'école impressionniste occupe une place privilégiée et attire, bon an mal an, quelques centaines de milliers de visiteurs.

Ce bel album, richement illustré de reproductions de belle qualité de chacun des 100 tableaux retenus, avec moult détails et quelques œuvres comparatives, propose une visite de cette collection à travers une brève incursion du côté de la plus populaire école de peinture au monde. Bazille, Caillebotte, Cézanne, De gas, Fantin-Latour, Manet, Monet, Pissarro, Renoir, Sisley, Whistler, Mary Cassatt et Berthe Morisot sont au rendez-vous de cette vue d'ensemble que l'on a divisée en trois grands chapitres: de 1863 à 1874, soit avant la première exposition du groupe chez Nadar; de 1874 à 1886, soit la période marquée par les huit expositions du groupe; et, finalement, après 1886, ou l'impressionnisme au delà des expositions.

Le tout est complété par une brève chronologie, des mini-biographies de chacun des artistes et une table des illustrations. Joli cadeau à offrir aux amateurs de cette école artistique.

Marie Claude Mirandette

MONDE ET RÉSEAUX
DE L'ARTDIFFUSION, MIGRATION
ET COSMOPOLITISME EN ART

CONTEMPORAIN

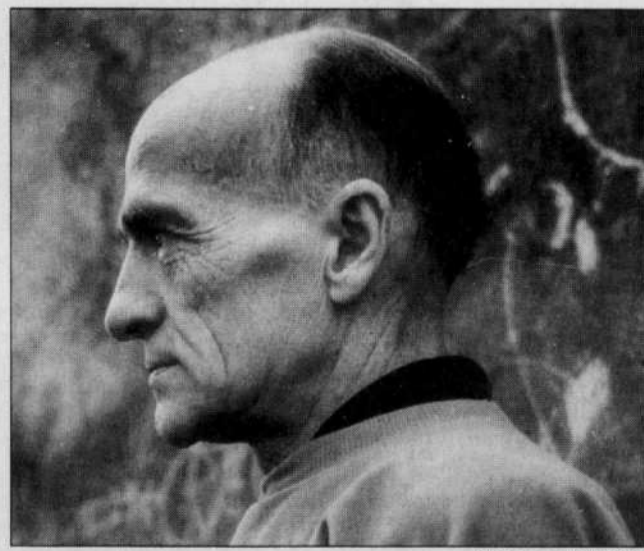
Sous la direction
de Guy Bellavance
Liber

Montréal, 2000, 307 pages

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

Cet ouvrage est le résultat de discussions et de rencontres d'une douzaine de chercheurs travaillant autant en sociologie, en histoire sociale qu'en histoire culturelle de l'art. Le recueil de textes ainsi constitué ne se veut pas un essai idéologique mais plutôt une série d'études de cas permettant d'esquisser un portrait général des conditions et des contraintes du métier d'artiste, de même qu'un aperçu — que l'on souhaite réaliste — de ce que signifie, aujourd'hui, être artiste en arts visuels. Les textes colligés ici proposent diverses pistes de réflexion sur le phénomène de l'exil comme thème fondateur de la culture moderne et principe moteur de la créativité contemporaine.

En introduction, Bellavance expose ce qu'il identifie comme «la double problématique de la diffusion et de la migration en art contemporain», laquelle fait osciller le rôle de l'artiste entre deux pôles le plus souvent antinomiques: celui d'ambassadeur au service d'une entité collective et celui de rebelle exilé ou «exote», pour reprendre la formule consacrée par Victor Segalen dans son *Essai sur l'exotisme*. Bellavance effleure aussi «l'importance de l'expérience des «réseaux qui comptent» dans un contexte d'internationalisation du marché, du système, du champ ou du «monde» de

SOCIOLOGIE
Les contraintes du métier

Paul Émile Borduas

l'art contemporain», bref du réseautage essentiel à toute forme de reconnaissance.

Les textes de cet ouvrage peuvent se regrouper selon quatre grands axes: *Ici et ailleurs* ou la diffusion de l'art québécois sur la scène internationale; *Eux et nous* ou la question de l'art autochtone; *Les Autres ici* ou la situation des artistes immigrants; et finalement *Propos et entretiens* ou rencontres avec quelques acteurs du milieu de l'art contemporain québécois.

Ici et ailleurs

Cette première section, la plus copieuse et de loin la plus riche, propose quelques cas emblématiques de la présence de l'art québécois sur la scène internationale. Jean-Pierre Denis (dans *Borduas hors frontière - Le "One Big World"*) y aborde le cas de Paul Émile Borduas? comme figure fondatrice de l'art contemporain québécois. Son exil et son décès hors frontière, à l'aube de la Révolution tranquille, concourent en effet à faire de Bor-

duas une sorte d'icône fondatrice du Québec moderne. En fait, c'est l'ensemble de l'expérience de la génération des automatistes qui s'incarne dans la figure emblématique du «Père de la modernité québécoise». Mais Borduas n'est pas le seul, loin de là, à incarner l'artiste «exote» comme en témoigne le texte de Marcel Fournier (*L'Artiste et l'Exil*), consacré au sculpteur Robert Roussil.

À la veille des automatistes succède celle de la seconde génération d'artistes abstraits avec les Molinari, Tousignant et Gaucher. C'est à ces cas que Jan Marontate consacre son essai sur *Les Moyens artistiques et circulation des savoirs techniques*. Jean Paquin (*L'Expressionnisme postmoderne au Québec, 1981-1987*) s'intéresse à l'art néo-figuratif québécois dans un essai qui interroge l'émergence, dans les années 80, d'une peinture à référence expressionniste au Québec, laquelle se développe parallèlement à des courants similaires sur la scène internationale. Louis Jacob (*Migra-*

tion artistique et cosmopolitisme) aborde le thème du voyage d'artiste posé comme axe méthodologique de la production et instrument de travail à part entière via les exemples de trois jeunes artistes actuels: Alain Paiement, Rose-Marie Goulet et Devora Neumark.

Dans une perspective plus large, Francine Couture (*L'Art du Québec exposé à l'étranger: une figure protéiforme*) interroge l'image du Québec et de son art hors frontières. Cet essai consacré aux expositions québécoises diffusées à l'étranger est l'un des plus intéressants du présent ouvrage. Stéphane Aquin, dans *Entre la langue et l'œil*, aborde l'épineuse question de l'influence des politiques culturelles canadienne et québécoise sur l'exportation de l'art issu du Québec. Quant à Véronique Rodriguez (*Artistes en résidence*), elle interroge le rôle et l'impact du programme provincial de séjours en résidences d'artiste chez les boursiers.

Eux et nous

Deux textes abordent la délicate question de la situation de l'art aborigène de même que la signification de l'émergence d'un art autochtone contemporain au Québec et au Canada. Jean-Philippe Uzel (*L'Art contemporain autochtone, point aveugle de la modernité*) remet en question la nature même de l'intérêt des milieux de l'art contemporain pour ces formes d'expression artistique tandis que Guy Sioui Durand (*Un Huron-Wendat à la recherche de l'art*) se fait le défenseur d'un art autochtone en rupture avec la figure folklorique de l'Amérindien. Cette section, plus modeste et de facture nettement plus libre, propose une amorce de réflexion sur une problématique somme toute relativement récente de l'art contemporain.

Les Autres ici

Dans *Trajets et expériences d'ar-*

tistes immigrants à Montréal, Guy Bellavance aborde la situation de quelques artistes étrangers installés à Montréal. Ce n'est pas tant de savoir comment ceux-ci s'intègrent au milieu existant qui intéresse l'auteur que comment ils parviennent à faire évoluer, à faire «bifurquer» ce milieu pour y créer leur place.

Propos et entretiens

Afin de donner la parole à divers intervenants du milieu, quatre entretiens exposent la réflexion d'autant d'acteurs influents du milieu de l'art contemporain québécois, quatre individus qui jouent, chacun à leur manière, un rôle significatif dans la diffusion de l'art actuel. Bellavance s'entretient avec le galeriste René Blouin ainsi qu'avec Chantal Pontbriand, fondatrice-directrice du Festival international de nouvelle danse et fondatrice-directrice de la revue *Parachute*, un des principaux organes de diffusion de l'art contemporain québécois sur la scène internationale. Monique Langlois, quant à elle, discute avec le designer Luc Courchesne tandis qu'Andrée Fortin recueille les propos de Richard Martel, artiste-producteur reconnu pour son apport à la diffusion de l'art de la performance dans la région de Québec.

Ce livre n'est certes pas exhaustif et ce n'est pas là sa prétention. De l'aveu même de Bellavance, il s'agit plutôt de «l'amorce d'une réflexion sur le statut de l'art en contexte de mondialisation». Les études sociologiques sur la diffusion de l'art ne faisant pas légion au Québec, le présent ouvrage vaut d'être considéré par tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à l'art contemporain et à ses institutions.

Reste à espérer que la réflexion ainsi entamée n'en demeure pas là.

LIVRES

BLEUE... COMME UNE ORANGE

Le pays de leurs amours

La Chine, le Brésil, la Grèce, l'Égypte, New York, le Grand Nord des Inuits, l'Italie, l'Argentine, la Gaspésie et l'Afrique: voilà où vous emmènera le cahier *Livres du Devoir* au cours des prochaines semaines si vous refusez, vacances ou non et où que vous soyez, quoi que vous fassiez, de vous départir de votre cher journal pour la période estivale.

Vous serez en bonne compagnie, et au premier chef, avec Aline Apostolska. Tous les jeudis soir de l'été, sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, celle-ci anime *Bleue comme une orange*, une émission qui réunit un écrivain et un artiste pour un dialogue culturel et poétique des plus évocateurs autour d'un pays. Hélas! la radio, formidable créatrice d'atmosphères, est éphémère. Qu'à cela ne tienne: *Le Devoir* saura retenir ces paroles fugitives. Chaque samedi, retrouvez la version écrite spécialement pour vous de ce qui vous aura charmés trois jours plus tôt. Cette semaine: la Gaspésie de Françoise Graton et Gilles Pelletier, à bord de leur voilier, le *Ben sûr*.

ALINE APOSTOLSKA

Françoise Graton et Gilles Pelletier: ils se sont rencontrés lors du tournage de la célèbre série *Cap aux Sorcières*, et déjà il jouait un capitaine... Figures incontournables de la vie théâtrale québécoise, ils jouent aussi depuis plus de 30 ans leur meilleur rôle: celui de couple que tout unit, même leur amour pour la Gaspésie. Ils jouent jusqu'au 2 septembre au Théâtre d'Eastman (salle Marjolaine-Hébert) dans la nouvelle comédie musicale de Michel Duchesne, *Les Quatre Cents Coups*.

Reflux de mémoire

Ben sûr, sans le Saint-Laurent, le Québec, ne serait pas. Le *fleuve aux grandes eaux* salué par Frédéric Bach, ce «chemin qui marche», Magtogoek originaire des Amérindiens, depuis que Jacques Cartier imagina qu'il le mènerait de l'autre côté de la terre, et que ses falaises étaient tapissées de diamants, invite toujours autant à partir et à se dépasser. En dépassant d'abord la face visible d'un monde qui n'est pas que le Québec. Se dépasser, sinon retourner au plus près de soi, par-delà le périsseable, par-delà le contingent, loin peut-être jusqu'à l'Arctique, jusqu'à un pays mythique sans début ni fin, sur les berges duquel on ne peut prétendre accoster, enivré d'horizons, qu'en suivant, sans concession, les battements de son cœur. Retrouver la mémoire du temps où l'ombre de notre queue nous suivait pas à pas.

Ben sûr, l'homme qui prend l'eau, retourne quelque part autant qu'il dépasse ce quelque part, accoste en lui-même à mesure qu'il s'en affranchit. Il découvre des horizons comme s'il avait enfin la possibilité de les redécouvrir en lui-même, tapis derrière la fin d'une terre, d'un Finistère réel et imaginaire à la fois, qu'il soit situé de ce côté-ci ou de l'autre de l'océan.

Ben sûr, on ne devient pas marin du jour au lendemain. Non. On l'est depuis toujours. Un jour, par nécessité ou désir, il s'en souvient, de la même façon qu'il peut se rappeler qu'il savait nager, jadis, avant de l'oublier. Peut-être que, face au Saint-Laurent qui conduit vers l'océan — l'Europe, l'Amérique du Sud, le Mississippi ou le Grand Nord —, l'homme retrouve cet état-là. L'appel du large n'est peut-être alors que la marque de retrouvailles longtemps espérées, enfin permises... L'eau est une drôle de terre, qui n'attache qu'à ce qu'on pourrait librement quitter. Une terre nourricière parce que consentie, surtout pas obligatoire.

«Ben sûr», cette réflexion semblera un peu philosophique... Allégoriquement, suivant le fil de l'eau, il s'agit pourtant d'une inspiration, d'une série d'impressions surgies à la suite de l'émission du 6 juillet, au cours de laquelle Gilles Pelletier et Françoise Graton nous ont invités à partir vers la Gaspésie à bord de leur bateau, le *Ben sûr*. Un voilier ainsi bien nommé en souvenir d'un rôle que tint Gilles Pelletier dans une série télévisée signée Victor-Lévy Beaulieu, *L'Héritage*. Appella-

tion rassurante, qui confirme le comédien au long cours dans son rôle favori de marin subtil et habile, et qui révèle la comédienne Françoise Graton dans celui d'accompagnatrice, épouse et partenaire. À deux, ils tiennent la barre depuis si longtemps.

Union tumultueuse de la mer et de la terre

«Françoise est une bibitte de terre, et moi une bibitte d'eau», explique d'emblée Gilles Pelletier, qui se souvient que sa famille, originaire de Kamouraska, se composait déjà d'une «branche merienne» et d'une «branche terrienne». À quoi Françoise Graton répond que ces deux composantes sont en soi celles de leur destination favorite, la Gaspésie. «Gaspésie où s'affrontent les forces de la terre et celles de la mer». N'est-ce pas tout simplement la définition du Québec... même si l'on dit que la Gaspésie n'est déjà presque plus le Québec, alors que par bien des aspects elle en est une caricature. «N'oublions pas que la population originelle était composée de pêcheurs cultivateurs, qui possédaient une somme considérable de connaissances et de compétences diverses...», rappelle Gilles Pelletier qui, dès l'âge de quinze ans, partait vers Percé en auto-stop, propulsé par le besoin d'aller plus loin, de laisser flotter son regard, suivant l'envol des oiseaux de l'île Bonaventure: «Ce que j'aime, c'est l'océan!», insiste-t-il. Son épouse revendique pour sa part le côté dur, frustré de la Gaspésie et choisit pour l'évoquer l'image de la beauté du risque: «Beauté de ces marins qui risquent tout pour la pêche, et beauté des couleurs, juxtaposition de la terre rouge et du bleu-vert du fleuve, puis du bleu profond de l'océan.» Elle va jusqu'à avouer que, sans son marin de mari, elle n'aurait sans doute jamais pris le bateau, elle qui nourrit depuis l'origine une vraie peur de l'eau. Belle déclaration d'amour qui l'a conduite à naviguer parfois loin, jusqu'à Halifax et même jusqu'à Saint-Pierre et Miquelon. Preuve de confiance aussi envers le capitaine Pelletier, que l'on dit habile à prévoir les imprévus, bien qu'il dise lui-même combien la mer en Gaspésie est difficile, n'offrant aucun havre véritable à l'exception de Gaspé.

L'image que pour sa part il aime à retenir est celle des vignes, ces établis de bois sur lesquels on faisait sécher la morue au soleil. Les

Gilles Pelletier à bord de son voilier, le *Ben sûr*.

vigneaux représentent l'omniprésence de la mer, même sur terre, une présence olfactive surtout, qui mêlée à celle du salin et du varech reste accrochée aux narines comme à la mémoire.

Le pays des artistes

Avec eux qui se rendent en Gaspésie depuis trente ans, de préférence hors de la saison touristique, nous pouvons également effectuer un voyage dans le temps. Percé mis à part, le lieu a bien changé. Au fil des ans, de vraies routes sont venues border les berges, des lieux d'hébergement se sont multipliés, la gastronomie a acquis des lettres de noblesse. De sa diction inimitable, Gilles Pelletier aime à raconter que les pêcheurs mangeaient déjà des joues de morue dans du beurre fondu, mais qu'ils rejetaient les homards à l'eau... «Ils préféraient le gros gin aux crustacés, pour sûr!», dit-il, à quoi Françoise Graton répond que, bien avant les restaurants qui offrent aujourd'hui toutes sortes de mets inédits, «rien n'était meilleur que de manger à la table de l'habitant».

Puisque l'on parle de ressourcement, rappelons que la Gaspésie, à partir des années 70, est devenue le lieu où les artistes montréalais vont recharger leurs batteries, créant ainsi une vie artistique estivale tout à fait incontournable, pour eux-mêmes comme pour les touristes et les habitants du cru. Le couple Graton-Pelletier évoque deux étapes majeures de la vie artistique gaspésienne.

La première fut la fondation du Théâtre de Percé par Denise Pelletier, sœur de Gilles. Avenue dans laquelle elle avait entraî-

né Georges Legros, Denise et Guy Provost, Lucille Groult et tant d'autres, bien avant que Françoise Graton ne prenne les rennes de ce théâtre durant trois saisons estivales. Elle et son mari y ont d'ailleurs joué deux pièces ensemble, l'une de Miller et l'autre de Tennessee Williams. «Le public adorait venir là», se souvient-elle, sans oublier qu'il aime toujours à la faire, que ce soit lors du Festival de Petite-Valée ou lors des nombreuses manifestations culturelles qu'offre aujourd'hui la région.

La seconde étape fut celle de la création du Centre d'art de Percé à l'initiative des Guitté et de François Bugeot. Un véritable foyer artistique d'une vie estivale s'est développé à partir de ce moment-là, «une sorte de microcosme montréalais» autour duquel gravitaient Tex Lecor, Armand Vaillancourt, Micheline Beauchemin, Jean-Paul Mousseau, Charlotte Boisjolis, François Rosais, Marcel Bélanger, mais aussi Pierre Elliott Trudeau et Pierre Dansereau...

«C'est le seul endroit où notre vie sociale se composait plus de nos amis artistes que de gens du cru», précise Gilles Pelletier avec une pointe de regret, expliquant que ces acteurs, peintres et poètes ne prenaient que rarement le bateau avec lui. «Partout ailleurs, lorsque j'arrive en bateau, je me mêle d'abord à la population locale», ajoute-t-il. Comme à Terre-Neuve, dans la Basse-Côte-Nord, le Charlevoix ou même les Antilles. Lors de ces voyages-là, avec son fils Simon, ses amis Claude O'Neil ou Roger Carré, il peut mettre en pratique l'esprit de solidarité et d'équipe typique du marin.

«Nous sommes victimes du mythe Tabary, loup de mer solitaire, raconte-t-il, mais c'est assez faux...» Et de comparer la navigation à un match de foot plus qu'à un jeu de patience entre soi et soi... ce qui, sans doute, n'empêche ni la méditation ni le recueillement. À travers sa description, la navigation devient une occasion de communion, avec soi-même mais surtout avec l'immensité. Chacun à sa juste place, la mer ne triche pas avec ces règles-là...

L'envers sombre

Au fond, à cause des graves difficultés économiques qui l'accablent, la Gaspésie semble aujourd'hui plus connue pour sa vie artistique et touristique que pour celle de ses habitants. Comme si le théâtre, l'art avaient procédé à leur œuvre de transfiguration, comme si l'art seul pouvait refigurer la nature et la transmettre. Mes interlocuteurs vont jusqu'à croire que la vie artistique, signe de vitalité, sauvera la Gaspésie de sa dérive économique, dont l'exode des jeunes reste le signe le plus symptomatique. «Nos enfants et petits-enfants y vivent, et leur qualité de vie est tellement exceptionnelle...», concluent-ils.

La Gaspésie, c'est mon pays... dit la chanson sur un rythme de joueur de cuillères... Havre d'amour de la mer alliée à la terre, terre de la mémoire originelle et, bien sûr, pays de la morue! Chacun sa vision, sa version de la Gaspésie, mais sans doute pour tous, pays de la liberté d'être et de respirer.

Cette série estivale est issue d'une collaboration spéciale entre *Le Devoir* et la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Tous les samedis de l'été, Aline Apostolska offre la version écrite de l'émission *Bleue... comme une orange*, diffusée le jeudi à 22h sur les ondes de la Chaîne culturelle, 100,7 FM.

Cette émission vous invite au voyage et à la découverte, en compagnie d'écrivains et de voyageurs de renom. *Bleue... comme une orange* est aussi un voyage sonore et musical réalisé par Clotilde Seille.

Jeudi 13 juillet: l'Afrique noire avec les écrivains Sylvie Massicotte et Mongo Beti. Jeudi, 22h, 100,7 FM.

bleucommeuneorange@montreal.radio-canada.ca
Il est aussi possible de réécouter *Bleue... comme une orange* sur le site de Radio-Canada, à l'adresse www.radio-canada.ca/culture

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

La part de l'homme

Les personnages de ce qu'il est convenu d'appeler *road novel* (ce roman de la route, d'esprit typiquement américain, où priment la dérive et l'imprévu, au détriment de la destination à atteindre) sont d'ordinaire des adolescents précoces ou attardés, jeunes adultes en mal d'être, en crise ou simplement insou-

ciants. On y rencontre moins souvent un homme de 73 ans, chirurgien cardiaque à la retraite, en tous points respectable, donc, mais qui est atteint d'un cancer du côlon et ne peut se faire aucune illusion sur le caractère infaillible des diagnostics de la médecine moderne et les souffrances qui l'attendent. Cet homme peut déci-

der, autant pour prendre un peu d'avance sur lesdites souffrances que pour en épargner à ses proches le long et pathétique spectacle, de partir à la chasse comme au temps de sa jeunesse et de simuler un accident survenu, disons, au moment de traverser une clôture. Le voilà parti en compagnie de ses deux fidèles amis, chiens leuveurs de gibier, épagneuls bretons qui se croient à l'aube d'une partie de plaisir comme une autre.

Or l'accident survient. Enfin, un autre accident. Par nature imprévisible, comme le seront tous les événements qui, à partir de là, vont s'enchaîner, comme l'est la vie elle-même, dans sa suprême et indifférente ironie. Après un peu d'aquaplanage (la pluie donnant ses couleurs à la route et aux paysages de l'Etat de Washington en ce dernier automne), l'homme et

son véhicule vont se retrouver le nez contre un arbre. L'homme étant sa «presque par miracle», lui fera observer un témoin. Ce n'était pas le miracle attendu, mais bon... Se tuer par hasard est peut-être encore moins facile que si on a pris soin de tout planifier. L'impératif médical et, donc, l'engagement viscéral de cet homme se retrouvent alors en flagrante contradiction. Son arcade sourcilieuse aurait bien besoin de quelques points de suture, mais à quoi bon des points quand on a décidé d'en finir le jour même? Tout cela n'est-il pas un peu absurde, à l'image d'une certaine condition humaine?

Le périple cahin-caha qui commence alors est, justement, une sorte d'allégorie, un parcours de l'existence en raccourci, à travers les embûches et obstacles qui parsèment le chemin et au terme du-

quel prévaudra, seule, la nécessité de lutter, en dépit du caractère dérisoire des moyens dont l'humain dispose. Le courage dont il est question ici se trouve du côté du devoir et de la soumission ultime à la loi. La révolte, une fois détournée de la tentation de fuir, découvre un sens nouveau dans l'accomplissement humble et quotidien de ce qui peut être poursuivi sur cette terre tant qu'un cœur bat, tant que l'âme peut continuer de s'ouvrir aux images, aux souvenirs, au désir, à la présence fraternelle et à la pitié.

Dans ce genre de récit, comme quand on part en stop, l'enchaînement des actions est entièrement réglé par la nature à la fois évasive et incontournable des rencontres. Le gentil couple de jeunes excursionnistes qui lui fait faire un bout de chemin et lui laisse, en guise de cadeau, un talisman; le clochard qui, après l'avoir tapé de vingt dollars, va lui donner trois joints pour calmer la douleur de ses tripes. N'ayant pas renoncé à son projet, le D' Ben Givens entre dans le désert de sauge où se tapissent les perdrix chukars. Armé de son fusil, suivi de ses chiens, il va rencontrer la mort, pas encore celle dont il avait rêvé. Une mort qui, plutôt, l'oblige à réagir, incarnée par une meute funeste lancée à travers la nuit sur les traces d'un coyote, son frère de misère, tout aussi traqué que lui. Une mort multiple, souverainement envahissante, réverbérée, depuis les souvenirs de la guerre en Italie jusqu'aux pulsions pas si bénignes de la chasse, en autant de symboles de la chute, et qui le force, pendant que sa déroute se poursuit, entre les décors poussiéreux d'une série de petites villes à moitié mortes et la lumière violente et aseptisée d'une clinique vétérinaire, à faire les choix qui le ramèneront progressivement du côté des vivants.

Après les nouvelles somptueuses de Charles d'Ambrosio, dont il fut question dans ces pages, la prose pleine de sûreté de cet auteur dans la jeune quarantaine semble vouloir ajouter Seattle, devenue un temps la capitale culturelle des États-Unis dans les années 90, à la liste des lieux d'élection de la géographie littéraire américaine, avec les Concord,

New York, Key West, Missoula et Los Angeles, où vont traditionnellement aboutir les bons romanciers et futurs scénaristes ratés. Bien sûr, au sortir d'un pentagone de Jim Harrison, il peut arriver que l'on trouve le tout un peu sage et appliqué, et la description des lieux et paysages presque trop soignée (incontournable thème des grands espaces, abordé avec une minutie obsédée de réalisme, carte géographique incluse). De la description de la cueillette commerciale des pommes à celle d'une opération à cœur ouvert sur le front d'Italie, la documentation est irréprochable, comme l'est la construction extrêmement méticuleuse de ce roman qu'accompagne, à la fin, une page de remerciements faisant penser à un générique de film («merci aux habitants de la petite ville de...», etc.). On pourrait par ailleurs se passer d'un symbolisme religieux assez primaire, comme s'il était besoin, à chaque fois que le regard chargé de désir d'un homme croise celui d'une femme, de nous montrer un serpent en train de se faufiler dans les buissons... Le thème du verger, théâtre de l'amour adolescent et de «l'œuvre de Dieu» qui vont unir Givens et la femme destinée à devenir sienne, est déjà suffisamment explicite en soi.

Mais on suit ce brave docteur avec beaucoup d'intérêt, surtout lorsque la rencontre de quelques jeunes cueilleurs mexicains, immigrants illégaux, complètement démunis et paumés, vient lui rappeler la signification profonde de la carrière qu'il avait choisi d'embrancher. En une seule nuit étoilée, une seule opération pratiquée dans les conditions insalubres d'un baraque de travailleurs agricoles, le docteur Givens va mettre au monde deux êtres, l'un qui naît, l'autre qui renait: l'enfant des Chicanos nu et sans avenir, et lui-même, avec le cancer qui le rongé, prêt à rentrer parmi les siens. C'est pas mal beau.

À L'EST DES MONTAGNES

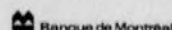
David Guterson
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michèle Albaret-Maatsch
Seuil
Paris, 2000, 281 pages

l'idée de la grande ville
europe centrale 1890-1937

du 24 mai au 15 octobre 2000

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 ou www.cca.qc.caTatiana Démidoff-Séguin
L'Échiquier en ballade

Installation dans le hall d'entrée
Maison de la Culture Frontenac 2550, Ontario est
du 20 juin au 8 octobre 2000
Le public interviendra sur des toiles tout au long de l'exposition sur le thème du jeu et de la liberté



Musique et enchantement

15 juillet à Joliette : airs d'opéra

Galina Gorchakova et l'OSM

30 juillet : une journée à Orford

transport, conférence, repas, concert

Histoire et patrimoine

18 juillet : Boucherville - Verchères

5-6 août : Québec, Grosse-Île

puis Chambly, Oka, Charlevoix...

Bientôt : Toronto, Kleinburg, Buffalo



CIRCUITS CULTURELS
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Réservations : (514) 276-0207

LES ARTS

ARTS VISUELS

Images de marque

SAM LÉVIN,
PHOTOGRAPHE
DES STARSCinémathèque québécoise
335, boulevard
de Maisonneuve Est
Jusqu'au 10 septembreBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Peut-être ne connaissez-vous pas bien son nom. Mais les visages qu'il a immortalisés ne vous seront certainement pas indifférents. Photographe de plateau des plus présents dans les années quarante, influent au même titre que Roger Corbeau (1908-1995), qui a travaillé avec Marcel Pagnol pendant des années, ou Raymond Voinquel (1912-1994), Sam Lévin atteint sa pleine notoriété en tant que portraitiste de célébrités. Ses contacts avec les studios de la Metro Goldwyn Mayer et Cinecittà lui ont permis de rencontrer et d'amadouer de grandes stars du cinéma puis de la chanson française. En plus de nous avoir fait partager son regard très perçant sur ces personnalités, Lévin a carrément forgé le regard que nous portons sur les stars. Il aurait même contribué par son ap-

proche à l'établissement du star-système.

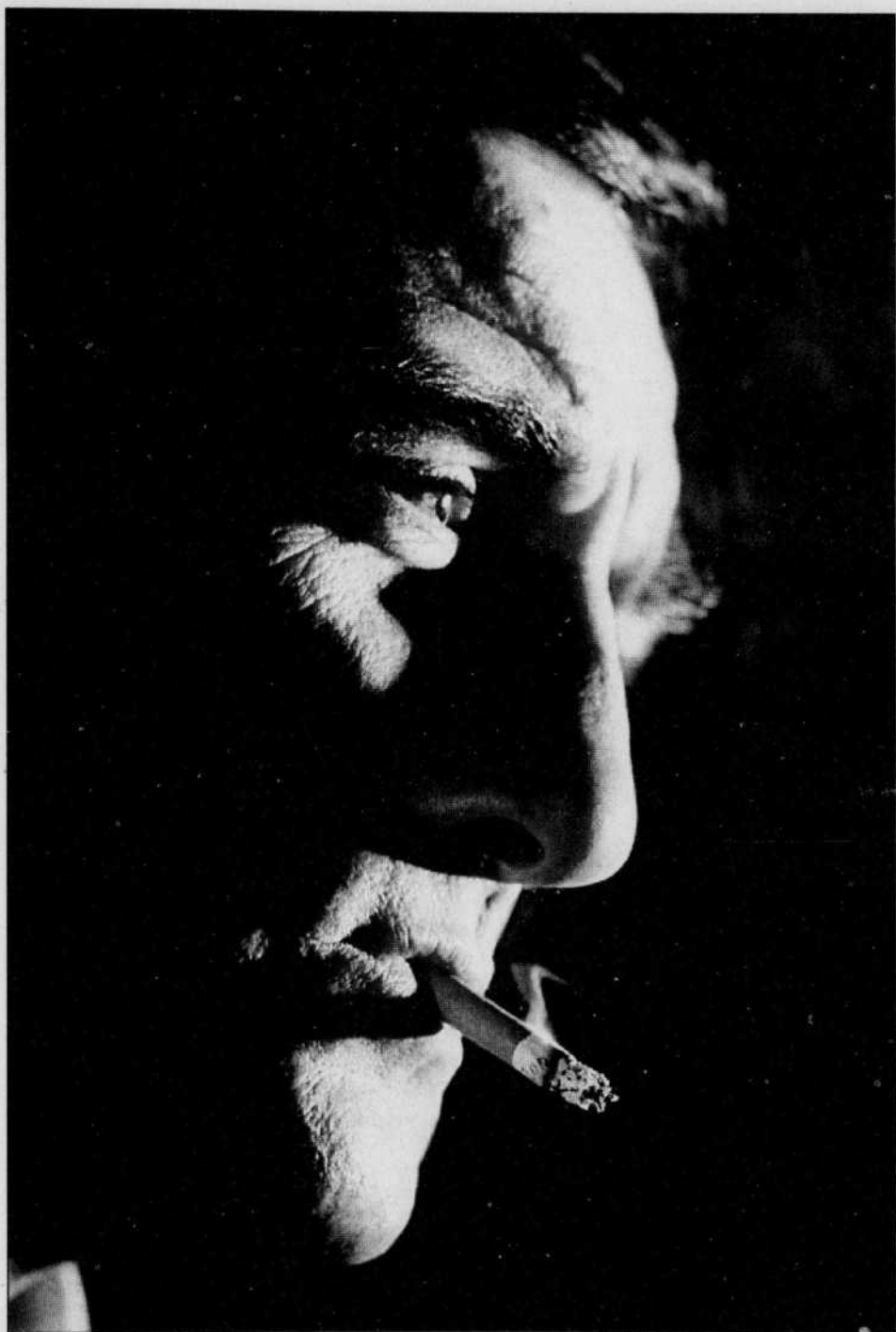
Né en 1904 en Russie, chimiste de formation, Samuel Lévin ouvre au début des années 1930 un studio à Paris où il acquiert rapidement la notoriété en tant que portraitiste de célébrités. C'est par contre dès 1935 qu'il se fait connaître à titre de photographe de plateau. Il devient le photographe privilégié de Jean Renoir en 1937, lors de *La Grande Illusion*, que suivront *La Bête humaine* en 1938, puis *La Règle du jeu* en 1939. De photographie de cinéma, par contre, il n'y en a qu'une dans l'exposition de la Cinémathèque, au tout début du parcours, tout juste après quelques portraits, comme pour montrer ce que l'exposition ne sera pas: un cliché pris pendant le tournage de *La Bête humaine*, avec Jean Renoir, Jean Gabin et Simone Simon.

Superbe,
l'exposition
permet
tous les
fantasmes.

Précisément, le sous-titre de l'exposition, *Photographe des stars*, ne trompe pas. Ce sont exclusivement des portraits. Toutes des stars: des réalisateurs, des acteurs bien sûr, mais aussi des chanteurs. Les noms propres défilent: Michel Simon, expressionniste, qui nous sert, dans le dédale des regards qu'est l'exposition, une bravade menaçante en guise de regard, Moni-

Alain Delon et Romy Schneider à l'époque de *Christine* de Pierre Gaspard-Huit (1958).

SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE



Lino Ventura photographié par Sam Lévin en 1965.

SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

ca Vitti, dans un rare décor des compositions de Lévin, Michèle Morgan à trois reprises, Jean Marais et Jean-Claude Brialy, étrangement couverts de sueur (simulés), Brigitte Bardot, Jean-Paul Belmondo.

Le siège de l'âme

L'exposition est rendue possible par la donation par l'épouse du photographe, Sabine Girolet, d'un legs massif au Patrimoine photographique, association chargée, par la Direction de l'architecture et du patrimoine français de la conservation, de la gestion et de la diffusion des collections photographiques appartenant à l'État français. En juin 1997, Mme Girolet, faisait donation de 80 000 diapositives ou négatifs couleur, 400 000 négatifs noir et blanc, 100 000 tirages de diffusion ou contacts originaux et 400 tirages d'époque. Cinq mille personnalités figurent au registre de la collection. Les photographies présentées à Montréal, au nombre de 150, sont des tirages récents, plus adaptés aux affres des voyages.

À travers les sections de l'exposition, une remarquable définition du regard photographique se dessine. Les noir et blanc ont leur fonction, les couleurs la leur. Aux ambiances et à l'incursion des noir et blanc dans ce que l'on tient, à défaut de mieux, pour l'âme des modèles se substitue plus loin dans l'exposition la couleur, avec laquelle Lévin tend vers le spectacle, une version manifestement plus glamour de la photographie. Cette section propose une esthétique du corps dans laquelle la séduction passe moins par les émotions que par une cosmétique qui s'en tient à l'épiderme sans être superficielle. Dans les couleurs, la caméra s'éloigne des modèles, là où les noir et blanc scrutaient précisément les visages à la recherche de climats réflexifs.

On tient Lévin comme un magicien de l'éclairage. Ses fréquentations des plateaux de tournage lui ont permis de percer la carapace des grandes stars et de se

gagner leur confiance. La notoriété du photographe s'est élargie rapidement, lui permettant d'avoir accès à ces éminences dans des conditions idéales.

La doxa désire ardemment voir dans les yeux le miroir de l'âme, des gouffres plongeant dans le sol des humeurs les mieux enfouies. À vouloir percer le secret de l'âme, on oublie souvent de considérer ces surfaces comme telles. Miroirs, les yeux retournent moins le reflet de l'âme que les secrets du photographe. Dans les yeux des modèles se goûte le travail du metteur en scène, du théâtre. Au profit d'une technique impeccable, sur ces surfaces se livrent les ruses du photographe pour parvenir à sculpter les visages. La science de Lévin pour les éclairages, les dispositifs scéniques et tout le travail en studio anime les regards des feux d'une rampe qui se révèle tel un artifice. Lévin privilégiait les éclairages de cinéma aux éclairages des flashes. Il faut lire dans les regards que nous retournent les Jeane Moreau et Alain Delon tout le labeur du photographe à fabriquer l'idée de l'authenticité des prises de vue. Du grand art.

Accrocher du cinéma

Visiblement, le coordonnateur des expositions de la Cinémathèque, Alain Gauthier, a eu beaucoup de plaisir à accrocher ce cinéma. Partout dans l'architecture de la présentation, faite de couloirs, Gauthier a profité des allées et des carrefours spécialement aménagés pour lancer, à travers l'espace, des renvois entre les images. À un carrefour, trois Brigitte Bardot entrent dans notre mire, de 1956, de 1958 et de 1963. Ailleurs, un Mastroianni (1968) et un Aznavour (1970) se répondent, face à face, deux images dramatiques, de rarissimes clairs-obscurs. Toute l'exposition est ainsi montée, en clin d'œil, en allusions, en suggestion.

En finale, le regard du « maître » sur un des deux autoportraits de Lévin de cette présentation plane sur ses modèles féminins, tout près d'un Dali majestueux, une image délicate d'ambiguïtés. C'est d'ailleurs là, dans cette exposition remarquable, qu'aurait pu s'investir l'exposition, dans cette délicate question du regard masculin. Mais là, on dérive, on s'emballe. Superbe, l'exposition permet tous les fantasmes.

Les centres d'exposition de
l'Abitibi-Témiscamingue
ont du
panache

Programmation des
EXPOSITIONS été 2000

- CENTRE D'EXPOSITION DE ROUYN-NORANDA**
(819) 762-6600 • 1-888-957-1999
3 mai au 3 septembre
Événement PassArt;
2000 œuvres à Rouyn-Noranda
- CENTRE D'ART ROTARY DE LA SARRE**
(819) 333-2294
25 juin au 20 août
Prima/Hydro-Québec
Biennale d'excellence en métiers d'art
de l'Abitibi-Témiscamingue
- CENTRE D'EXPOSITION DE VAL-D'OR**
(819) 825-0942
19 juillet au 10 septembre
Rose Farrell et George Parkin
La photographie de Farrell & Parkin
Artistes invités de Melbourne, Australie
- SALLE AUGUSTIN-CHÉNIER INC. DE VILLE-MARIE**
(819) 622-1362
20 mai au 20 août
Biennale internationale d'art
miniature, 5e édition.
Œuvres contemporaines réalisées par
des artistes des quatre coins du monde.
- CENTRE D'EXPOSITION D'AMOS**
(819) 732-6070
7 juillet au 20 août
La ville dont vous seriez le héros
Exposition sur l'environnement
urbain amossais

Les Beaux dimanches au

Fort-Lennox
saison 2000

PRÉSENTÉS PAR

LE DEVOIR

LE CANADA
FRANCAIS

104.1 FM

Caméléon
COMMUNICATION

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE
CE DIMANCHE 9 JUILLET

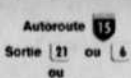
LA GRANDE FAVORITE :
SPECTACLES ET ATELIERS DE FABRICATION DE CERFS-VOLANTS.

RENSEIGNEMENTS : LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX, SAINT-PAUL-DE-L'ILE-AUX-NOIX

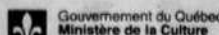
(450) 291-5700



Canada

Richelieu
EXPERTS-CONSULTANTS INC.Paul-Charles Bédard
AVOCAT

Grâce à la participation financière de



LE DEVOIR

JARDINS

Compagnes de route,
hôtes du jardin

Les épis violins de l'épilobe à feuilles étroites disent l'été autant que les framboises et les bleuets cueillis sur les bords d'une route de campagne

Les vacances, et soudain l'air se fait plus léger. Les soucis s'envolent. Nos yeux se dessillent à mille beautés hier encore ignorées. Ainsi ces fleurs des champs et des fossés, soudain remarquées sur le bord des routes et qui feront les grands massifs colorés et sans tracas des jardins de grandes vacances ou de pleine ville.

Si vos errances vous portent de Montréal vers Québec ou vice-versa, vous vous étonnerez, près de Saint-Hyacinthe, d'une portion d'autoroute ensauvagée. Le gazon donne toute sa mesure. Les sauvages fleurissent sans gêne.



Danielle Dagenais

Ces essais de réduction de la tonte résultent d'un projet conjoint entre le ministère des Transports du Québec et la chaire en paysage et environnement du département d'architecture du paysage de l'Université de Montréal. Un tronçon sur l'autoroute Henri-IV Nord (573) près de Val-Bélair et une portion de l'autoroute 40 près de Donnacona sont semblablement laissés à eux-mêmes. Faisons le tour de ces jardins spontanés avec Yves Bédard, biologiste au ministère, et inspirons-nous-en pour des jardins de peu de soins.

Marguerites et rudbeckies

Les marguerites blanches envahissent les abords des autoroutes dès mai. L'idée des marguerites en larges aplats vous plaît. Mais la variété sauvage introduite d'Eurasie, bien que prolifique, manque de panache. Choisissez alors les grandes marguerites vivaces, *Leucanthemum X superbum* «Alaska» par exemple, bien en fleurs et tout en hauteur (60 cm). Comme elles s'étendent sans bon sens, elles constitueront une inépuisable source de partage avec les copains jardiniers.

La rudbeckie hérissée, cousine de la marguerite travestie de pétales dorés et d'un cœur brun, fleurit sur les talus secs des autoroutes. Elle se satisfera de n'importe quel sol bien drainé à la ville ou au chalet. Il existe une pléthore de variétés horticoles de cette rudbeckie (marquées de brun ou à centre vert comme «Irish Eyes»). Ces variétés sont considérées comme des annuelles ou des vivaces de courte vie. Vous les sèmerez donc ou en achèterez l'année prochaine. Par contre, les jolies *Rudbeckia fulgida var. sullivantii* «Goldsturm» (un mètre) et *Rudbeckia nitida* «Herbstsonne» (deux mètres) sont, elles, tout à fait vivaces.

Plus timide, la rudbeckie laciniée est une grande indigène des clairières. Dans les vieux jardins fleurissent encore des massifs de ses variétés à fleurs doubles, tout à fait gaies et bon enfant.

Bleu du ciel, bleu de mer

Les chicorées fleurissent superbement bleu de ciel. Mais elles sont si avares de feuilles et de fleurs — ces dernières ne s'ouvrent que le matin — qu'elles ne valent pas la peine d'être introduites au jardin. Dommage! La vipérine (*Echium vulgare*), une bisannuelle bleue elle aussi, forme de larges colonies dans les endroits, rocailleux, secs et calcaires, les plus inhospitaliers qui soient. En été, une pente jouxtant l'échangeur Turcot se couvre d'ailleurs de ces fleurs bleu de mer que vous voudrez au jardin.

Rose ou blanc

Les épis violins de l'épilobe à feuilles étroites disent l'été autant que les framboises et les bleuets cueillis sur les bords d'une route de campagne. Il y en a que son extraordinaire couleur ravit. D'autres préféreront sa version blanche, disponible depuis quelques années et qui fait de vaporeux mais vigoureux massifs en juillet-août.

Thérèse Romer la marie au jaune doré de la lysimaque ponctuée, Andrew Lawson, auteur de *La Couleur au jardin* (La Maison rustique, 1997), avec la Nepeta «Six Hills Giant», bleu lavande. Les pépiniéristes anglais Nori et Sandra Pope, dans *Couleurs éclatantes pour un jardin contemporain*, lui adjoignent la verge d'or du Canada, une indigène belle et robuste, pour un dynamique duo de fin d'été. La mauve musquée, rose délicat, s'accorderait aussi avec l'épilobe. Vagabonde des bords de route elle aussi, elle formera, tout comme l'épilobe, de belles colonies.

Tisane et couleurs toniques

L'achillée millefeuille présente toutes les qualités, y compris celle d'être comestible — mais à petite dose — et, séchée, de donner d'excellentes tisanes. Mais le blanc grisâtre de ses ombelles reste bien terne. Plutôt que la version indigène, choisissez une des nombreuses variétés horticoles aux couleurs toniques: entre autres «Cerise Queen», couleur cerise et comestible d'après Jekka McVikar (*La Passion des herbes*, Guy Saint-Jean Editeur, 1999). Alors, au départ des vacances, observez tout à loisir les bords de route et d'autoroute, mais passez donc le volant à un copain.



ÉRIC ST-PIERRE LE DEVOIR

Au cours de vos grands dérangements ou petits déplacements de l'été, remarquez toutes ces fleurs sauvages robustes croissant le long des routes. Elles pourraient faire les grands massifs colorés et sans tracas de votre jardin de vacances.

Que faire cette semaine?

■ En pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré ou à Baie-Saint-Paul, zeyutez les terres-pleins du boulevard Sainte-Anne, devenus près fleuris et haies champêtres grâce à la joyeuse bande d'Yves Bédard et Daniel Trotter (ce dernier est architecte paysagiste au ministère des Transports). Outre de nombreuses plantes mentionnées ici, vous y verrez des rosiers inermes (*Rosa blanda*) à fleurs simples, des trèfles rouges, amis des sols et des bourdons, des coronilles aux feuilles légères et aux fleurs rosées, des lins vivaces et des lupins. Une révolution se trame sur les bords de chemins,

et c'est tant mieux.

■ Dénichez les plantes sauvages mentionnées ici chez votre pépiniériste ou votre spécialiste en fleurs vivaces s'ils ont des plantes indigènes. Ou, sinon, chez Marc Meloche, flore sauvage, à Saint-Jacques (1450) 839-3527.

■ Cueillez avec diligence les jeunes haricots pour une production continue.

■ Après la récolte, préparez vos fraisières pour l'an prochain. Désherbez soigneusement. Enlevez les vieilles feuilles en fauchant à dix pouces du sol. Apportez du compost et arrosez par temps sec.



SOURCE JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL

De loin, un groupe de vipérines paraît bleu de mer. De près, on observe un maigre feuillage piquant, de petites fleurs en épis d'abord rosées puis bleues.



SOURCE JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL

Les épis violins de l'épilobe à feuilles étroites colorent les bords de route et les brûlis. Sa forme blanche, plus aérienne, apporte beaucoup de délicatesse au jardin.



SOURCE JARDIN BOTANIQUE DE MONTREAL

L'achillée millefeuille présente plusieurs variétés horticoles aux couleurs toniques, comme cette «Terra Cotta» jaune ocre.